

R. P. Mathieu-Daunais, O.F.M.

L'APOSTOLAT

du

Père Frédéric



Couvent des Franciscains
Les Trois-Rivières

R. P. Mathieu-Daunais, O.F.M.

L'APOSTOLAT

du

Père Frédéric



Couvent des Franciscains
Les Trois-Rivières

R. P. Mathieu-Daunais, O.F.M.

L'APOSTOLAT

du

Père Frédéric



Convent des Franciscains
Les Trois-Rivières

Nihil obstat :

PHILIPPUS NORMAND, pter.

Imprimatur :

† ALFRIDUS-ODILO COMTOIS,

*Episcopus titularis Barcaeus,
Auxiliaris Trifluvianensis,
Administrator "pro tempore".*

Trifluvii, die 25a Februarii A. D. 1929.

Nihil obstat :

FR. BRUNO M., O.F.M.,
cens. del.

Marianopoli, die 8a Februarii 1929.

Imprimi potest :

FR. AMBROSIUS LEBLANC, O.F.M.,
Min. Prov.

Bien chers lecteurs,

Il est plus facile de discerner l'action de la grâce et d'en constater la force et la suavité que de formuler dans notre pauvre langage humain, l'impression salutaire et profonde qu'elle laisse dans la mémoire et dans le cœur. Les saints ont tous leur physionomie. Bien peu se ressemblent. Ils ont, à eux, une manière de penser, de s'exprimer, de se présenter, de marcher même, qui, sans sortir de la simplicité, n'est pas celle de tout le monde. La sainteté n'a pas pour effet de niveler les conditions, et les caractères, ni de supprimer la personnalité. Elle s'adapte merveilleusement aux temps, aux lieux et à toutes les contingences de la vie humaine. C'est une preuve de l'admirable variété de la grâce, qui, restant la même produit des effets divers. Chaque

vertu a eu ses amants passionnés. Saint François a épousé la pauvreté et l'a aimée jusqu'à la folie. Saint Pierre d'Alcantara a choisi la mortification et l'a poussée jusqu'à ses dernières limites. Saint Léonard de Port-Maurice excellait dans le zèle pour le salut des âmes. Quel contraste entre Siméon Stylite, immobile sur sa colonne, et Saint Vincent de Paul, dont l'activité est débordante ! Cette direction personnelle, dans le bien, a appliqué à leur vie un cachet spécial, qui est devenu comme la forme de leur âme. Nous nous reprocherions donc de passer sous silence, les traits, qui caractérisent la figure du Bon Père Frédéric. C'est un devoir sacré de rendre témoignage à la sainteté, quand on a eu le bonheur de la rencontrer quelque part, ne fût-ce qu'en passant et déclarer comme

l'apôtre Saint Jean: Nos vidimus et testamur.

Nous admettons bien volontiers que la vie extraordinaire du Bon Père Frédéric ne pouvait pas être comprise par le premier venu. Les conseils évangéliques sont bien opposés aux maximes du monde. Ils étonnent toujours ceux qui ne s'y appliquent pas. Peu comprennent le mérite de l'obéissance, l'amour des humiliations et les joies de la pauvreté. Quand on s'est fait, de la piété, une idée, calquée sur ce que l'on voit ou sur ce que l'on en dit, il n'est pas surprenant que l'on trouve singulier les pratiques du cloître ou certains sacrifices que des âmes généreuses ont cru pouvoir ajouter à celui de leur propre vie. Le monde les condamne impitoyablement et appelle manque de discrétion et de mesure ce que l'église, avec Saint Paul,

nomme si justement la sainte folie de la croix.

Les saints étonneront toujours. Leurs manières de voir, de penser et d'agir restent incomprises de ceux qui croient ne pas vivre, s'ils ne sont dans un mouvement perpétuel. C'est même dans cette différence, cette singularité, cette contradiction que consiste une bonne partie de la sainteté.

Le Père Frédéric s'applique à la pratique de toutes les vertus. On en a la preuve évidente, dans la sérénité de son visage, l'égalité de son humeur et l'affabilité de ses manières. Sa vie est un heureux mélange d'austérité et de douceur, de zèle et de piété, d'humilité et de constance. Ces qualités surnaturelles, réunies comme en un faisceau de lumière, de force et de chaleur se prêtent un mutuel secours, pour dessiner les traits de celui dont nous voulons retracer la figure. Mais

ce qui le caractérise, c'est son esprit d'apostolat qu'il exerce par la prière, la prédication, le Tiers-Ordre et le dévouement. Ces différentes notes ajoutées à celles que nous avons déjà publiées, dans le récit des quatorze années qu'il a passé au Cap de la Madeleine, prouveront, nous en avons la douce confiance, que le Père Frédéric a tous les traits de l'homme apostolique.

P. MATHIEU-MARIE, O.F.M.

19 mars, 1929.

I

La prière

Le Père Frédéric était un familier de Dieu. Les saints ici-bas ne se sont pas tous élevés à la même hauteur dans les voies de la spiritualité. *Stella a stella differt*. Tous diffèrent en grandeur ; mais tous ont leur propre splendeur. Voilà pourquoi on ne peut guère établir de comparaison entre eux. Le degré de leur charité n'est pas de notre ressort. C'est le secret de Dieu.

La première impression que faisait le Père Frédéric était celle d'un homme de prière. Etranger à toutes les affections terrestres et habitué aux pensées célestes, il conduisait si bien sa vie active et sa vie contempla-

tive, que ni l'une ni l'autre n'en souffraient. Rien, dans son attitude, ne ressentait la dissipation; rien, dans ses paroles, ne trahissait la légèreté. Il était maître de lui. Son extérieur reflétait son intérieur. Ces caractères équilibrés dans les œuvres sont d'autant plus remarquables qu'ils deviennent plus rares. Tous sont saisis d'une fièvre violente, qui les agite et les secoue. Une sorte de vapeur circule dans leurs veines et leur fait oublier les règles les plus élémentaires de la prudence. Rien cependant n'est plus contraire à la piété et à la bonne conduite d'une âme, que ce manque de modération. La sérénité des saints se traduit sur leur physionomie, par un reflet de tranquillité céleste, qui ne les abandonne ni dans la joie, ni dans la tristesse, ni dans les revers, ni dans les succès. Ils se possèdent dans une patience parfaite.

Cette paix intérieure surpasse, au dire de Saint Paul, toute intelligence. C'est le milieu dans lequel Dieu se plaît à habiter. C'est le premier et le dernier degré de la perfection. Aussi était-elle à la base des vertus du Père Frédéric. Religieux dans toute la force du mot, il était aussi recueilli en voyage qu'au couvent. Il vivait sur la place publique comme dans une église, à l'intérieur de sa cellule comme dans un oratoire. Né pour l'action, il avait un goût très prononcé pour la prière. Passant dans le monde, comme un étranger et un pèlerin, il est sans cesse tourmenté du désir de vivre solitaire. L'oraison fait ses délices. C'est l'aliment de son âme. Il s'en préoccupe beaucoup plus que de celui de son corps. Ses aspirations à la perfection le portent à s'éloigner des hommes pour se rapprocher de Dieu, pour se livrer à une

contemplation plus intime, à des macérations plus accentuées. Il sent le besoin de se recueillir. De même que certains esprits sont puissamment attirés vers les spéculations de l'art ou de la philosophie et s'enferment avec bonheur dans un atelier de travail ou dans un cabinet d'étude pour les approfondir à souhait, ainsi le Père Frédéric séduit par les splendeurs des vérités divines s'isole pour mieux les contempler. A cette fin, il se ménage quelques solitudes chez des intimes, qui doivent en garder le secret. Tantôt il demande l'hospitalité à Monsieur Léon Provancher, tantôt à Monsieur Luc Desilets, plus tard à Monsieur Louis-Honoré Paquet, aumônier des Franciscaines de Québec. Ses retraites sont des périodes de ferveur, de recueillement, de prière, de réforme et de pénitence. Ses jeûnes sont plus rigoureux et son oraison est

continuelle. La consigne est sévère. Retiré comme dans un désert ou plutôt retranché comme dans une citadelle, il est inaccessible. Il ne va ni au parloir ni au confessionnal. Nuit et jour, il s'adonne à l'étude des choses divines. Sa correspondance est bien conforme à ce que nous ont relaté ses amis. "Je préparerai le Numéro de Janvier 1893, au Cap, cette semaine. Je vous prie d'avance de m'excuser, si je demande à rester, jeudi, vendredi et samedi, retiré absolument dans ma chambre, pour conserver l'enchaînement de mes idées. (*Lettre du Père Frédéric à Mons. Duguay, Ste-Anne de la Pérade, mardi 11 octobre 1892.*) A-t-il une mission à remplir ? C'est par le jeûne, les veilles et la prière qu'il la prépare. "Sans imprévu, dit-il, j'arriverai à Sainte-Anne (de Beaupré) vendredi matin, par le train partant d'ici, à

neuf heures et trois quarts : j'aurai donc l'avantage de voir la communauté. Après le salut, j'entrerai en neuvaine. Je désire observer un *silence absolu* vis-à-vis de tout le monde et vous aurez la charité de me laisser mon régime alimentaire à peu près comme l'an dernier. *Le matin*, une tasse de café, servi en silence. *A midi et le soir* (aussi en silence) une patate, du pain, avec une tasse de thé, sans lait — pas autre chose : ni beurre, ni dessert, ni rien. J'ai deux grandes faveurs à obtenir : une de la bonne Sainte Anne et l'autre de Saint Antoine. Comme de coutume, je dirai la messe de communauté et je donnerai le Salut." (Québec, 15 mars 1909.) Un autre document daté du 25 mars explique celui que nous venons de citer. "J'ai reçu votre lettre, écrite en la fête de Saint Joseph, ici, dans la solitude parfaite du pauvre

monastère des Franciscaines Missionnaires de Marie, où je fais ma neuvaine, en l'honneur de la bonne Sainte Anne, comme humble préparation, à ma grande mission, dans le diocèse de Joliette, pour la diffusion de sa grande et belle vie, dictée par la douce Reine du Ciel, à une religieuse privilégiée de l'Ordre Franciscain. (*Ste-Anne de Beaupré, 25 mars 1909.*)

Durant ces pieux exercices, il ordonnait sa vie. Il alliait la préparation de l'avenir à la réparation du passé. Libre de tous les soucis du monde, il s'occupait plus sérieusement encore de Dieu et de lui-même. Ses amis le surprirent souvent à genoux. Il avait, sous les yeux, les Saints Evangiles et une concordance. Etait-il en étude ou en prière ? Dieu seul le sait. Pour nous, qui avons eu l'avantage de le connaître intimement et qui avons cherché, avec une reli-

gieuse curiosité, à pénétrer les sentiments de son âme, nous sommes resté sous l'impression qu'il réunissait en même temps ces deux exercices. Comme l'oiseau utilise ses deux ailes, pour monter dans les régions les plus pures de l'air azuré, ainsi se servait-il à la fois, et de la lecture, et de la méditation pour s'élever vers Dieu. C'est à genoux qu'il écrit sa Vie de Jésus-Christ. Il y consacre des nuits entières. Sa tête accablée par un besoin pressant de sommeil tombe sur le texte sacré. C'est le seul repos qu'il se permet. Bientôt il reprend son travail jusqu'à l'aurore. Ce livre, il le juge nécessaire depuis de longues années et le rédige avec un religieux respect tout en priant et méditant. "Au débordement du mal, qui menace de tout envahir, dit-il, la ligue du bien s'efforce d'opposer une forte digue : les prêtres et les pontifes prê-

chent, exhortent, font des instructions pastorales; les écrivains publient des feuilles pieuses, de bons livres; nos grands polémistes se tiennent vaillamment debout sur la brèche; mais moi, j'en demande très humblement pardon à toutes ces âmes généreuses, je voudrais voir, entre les mains de tous, l'arme par excellence, une arme toujours invincible, le livre des Saints Evangiles, le Nouveau-Testament. Si-tôt qu'apparaît une nouvelle publication catholique, un nouveau bon livre, on ne manque pas de faire immédiatement un bel article bibliographique ou une chaleureuse réclame en sa faveur; en cela, on fait très bien; mais pour le livre toujours ancien et toujours nouveau, le livre du bon Jésus et de ses grands amis, les Apôtres, y pense-t-on assez? Le voit-on dans toutes les familles catholiques? Figure-t-il à la place d'honneur dans la

petite bibliothèque des âmes pieuses ?” (*Revue Franciscaine de Bordeaux*, page 216, année 1880.) Cet article nous montre les sentiments qui l’animaient, quand il écrivait, la nuit, la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Pouvait-il y avoir une préparation plus sainte, plus immédiate pour la célébration de sa messe ? Aussi quand il montait à l’autel, pour les saints mystères, paraissait-il vivement impressionné par la grandeur du sacrifice divin. Un profond recueillement l’envahissait tout entier et le sentiment de la présence du bon Dieu lui faisait verser des larmes. Sans qu’il eut affectation de sa part, sa tête légèrement inclinée lui donnait une expression suppliante des plus marquées. Aussi les fidèles, qui le voyaient à l’autel, disaient souvent : “C’est un saint. Comme il dit bien la messe.” D’autres ajoutaient :

“Après l’élévation, il était en extase.”

Venait ensuite l’action de grâces à laquelle les théologiens et les maîtres de la vie spirituelle attachent une importance considérable. Ce temps était précieux pour lui. Il durait au moins une demi-heure. Aussi ce cœur de religieux, de prêtre et d’apôtre, sans cesse alimenté par l’amour divin, brûlait-il du zèle le plus pur pour faire connaître à tous l’excellence du don de l’Eucharistie. Avec quelle onction et quel attendrissement ne parlait-il pas de ce miracle de l’amour. Ecoutez-le expliquer le programme qu’il suit dans ses retraites. “Nous prêchons toujours à nos Tertiaires et nous leur répétons que la Sainte Messe, c’est le soleil du monde chrétien, l’âme de la foi, le centre de la religion catholique vers lequel converge tous les rites, toutes les cérémonies, tous les sacrements... Dans

nos visites, nous exhortons nos Tertiaires et tous les paroissiens à faire un petit retour sur eux-mêmes et à voir si avec un peu de bonne volonté, il ne leur serait pas facile d'assister à la messe plus souvent qu'ils ne le font et si réellement ils ne le peuvent pas, suivant l'exhortation de la Sainte Règle, d'y assister par les désirs de leurs cœurs bien préparés. A cette occasion, nous leur recommandons d'élever leur cœur à Dieu, chaque matin, dès leur réveil et d'exprimer alors intérieurement ce riche et sanctifiant désir de l'assistance quotidienne à la sainte messe et nous obtenons ainsi des résultats vraiment consolants. (*Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte*, Année 1898, Vol. 14, page 196.)

Comme visiteur du Tiers-Ordre nous insistons sur la fréquentation des sacrements, sur l'usage plus fré-

quent de la sainte communion et nous répétons sans cesse les paroles divines de Jésus, notre adorable Maître : "Celui qui mange ma chair et boit mon sang (c'est-à-dire qui fait la sainte communion) a déjà la vie éternelle et moi je le ressusciterai au dernier jour." Magnifique et sûre promesse du beau paradis pour les âmes aimantes, pour les cœurs affectueux et charitables, qui donnent l'hospitalité à leur hôte divin ; pour les négligents, nous répétons avec véhémence ces autres paroles de notre divin maître : "Si vous ne communiez pas, vous n'aurez point la vie en vous," c'est-à-dire vous demeurerez des âmes mortes, vous serez des cadavres ambulants, des arbres desséchés, manquant de la sève vivifiante, qui ne se puise que dans la sainte communion." (*Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte*, page 228, année 1898, vol. 14.)

La piété du Père Frédéric ne consistait pas dans tel ou tel exercice de dévotion; mais dans l'amour du bon Dieu. Aimer Dieu, c'est son programme, c'est sa règle, c'est sa vie. Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces et le faire aimer comme il l'aime lui-même: voilà toute sa sainteté.

Partout il prêche que l'union de l'âme avec Dieu doit être de plus en plus solide, de plus en plus parfaite. "Nous avons l'âme navrée, dit-il, lorsque nous pensons qu'il y a de ces chers petits enfants, qui, par système, sont éloignés du bon Jésus, privés de sa grâce sacramentelle, au saint tribunal de la pénitence, jusqu'à l'époque de leur première communion. "*Le Confesseur de l'Enfance*" prêche la confession fréquente pour les petits enfants: nous, si notre témoignage pouvait être de quelque valeur, nous

voudrions dire ici, que chargé d'une grande maison d'éducation, nous appelions au saint tribunal ces chers petits anges souvent, très souvent et tous les maîtres et les parents étaient unanimes pour constater le grand profit de la confession fréquente. Eh quoi donc ! nous tous, enfants de Saint François, du premier ou du troisième ordre, oserions-nous bien mettre des bornes à notre zèle pour ces chers enfants, dans ces temps affreux, où le génie du mal les arrache brutalement aux bras de leur Mère, la Sainte Eglise."

Quand il parle de l'Eucharistie pour les enfants, ses accents sont encore plus convaincus, plus émouvants. "Il nous semble, dit-il, entendre tout près d'ici, aux confins de la Judée, la réclame si divinement paternelle du Bon Pasteur, en faveur de ces chers petits agneaux, que ses disciples, qui

n'avaient pas encore l'esprit de douceur, repoussaient avec rudesse : "Laissez donc ces petits et ne les empêchez pas de venir à moi."... La communion, la sainte communion ! Permettez donc d'épancher son âme toute entière à un pauvre religieux de Terre-Sainte, pleurant, le front dans la poussière, sur les ruines de Jérusalem et l'horrible profanation d'un des lieux les plus augustes du monde, le très saint Cénacle !... Permettez de faire écho à tous les prédicateurs du monde, qui prêchent la communion sainte et fréquente et de résumer en quelques lignes, à genoux sur la sainte montagne de Sion, la science entre toutes la plus excellente, la science de l'adorable Eucharistie."

Après avoir cité la parole de Notre-Seigneur : "*Venez tous à moi, vous qui travaillez et souffrez*", il interpèle avec véhémence le fidèle insou-

chiant de ses plus chers intérêts : "O chrétien, mon frère, qui que vous soyez, quelle illusion, quelle mortelle illusion est la vôtre, lorsque, satisfaisant rigoureusement au strict devoir pascal, vous laissez ensuite Jésus, votre ami, votre bienfatieur, votre père, seul, dans l'isolement du tabernacle, prisonnier de son amour, une année toute entière ! Eh ! quoi donc, est-ce bien d'un bon fils de laisser en prison, sans le visiter, et cela durant douze longs mois, le plus tendre de tous les pères !... Oh ! que c'est triste de voir un prêtre, un pauvre missionnaire, forcé de faire l'éloge d'un homme qui fait ses Pâques, forcé de montrer ce chrétien-là comme un des modèles de sa paroisse ! Qui donc nous a fait cette étrange situation ? Est-ce que Jésus, le Dieu de l'Eucharistie n'est plus le même ? Est-ce qu'il n'est plus le Christ d'hier, le

Christ d'aujourd'hui, le Christ de tous les siècles ! Quoi donc ! on nous taxera d'imprudence si nous osons mettre dans tout son jour les vrais devoirs de tous les chrétiens relativement à l'adorable Eucharistie, avec les vrais désirs et les maternelles exhortations de sa sainte Eglise. Et que peut signifier cette étrange parole qui nous a été dite tant de fois à nous-même : "Mon Père, de grâce, ne parlez pas tant de communion à nos hommes ; si seulement vous obtenez de la leur faire faire une fois et qu'ensuite, ils continuent à faire chaque année leurs Pâques, ce sera magnifique. Hélas ! hélas ! magnifique ! Vous le saviez bien, ô bon Jésus, que nous serions, un jour, réduits à cette extrémité et que la presque totalité des hommes ne comprendrait plus rien à votre amour ! N'est-ce pas ici que vous exhalâtes, un jour, cette plainte

par la bouche de votre prophète :
Quæ utilitas in sanguine meo ? Votre propre sang, à vous, ô très aimant Jésus, qui a coulé avec tant d'abondance là, dans cette grotte solitaire de votre agonie, où tant de fois déjà, malgré notre indignité nous avons offert le saint sacrifice ; ce sang précieux qui a ruisselé le long de la colonne de la Flagellation, sur laquelle il nous a été permis de coller nos lèvres frémissantes, et sur cet arc de l'Ecce-Homo, dans l'émouvant sanctuaire des Filles de Sion, à l'ombre duquel nous venons de prêcher, avec d'immenses consolations, une grande retraite à ces âmes d'élites, ce sang divin dont on distingue encore trois taches sur la *Scala Santa*, qu'un jour nous montâmes à genoux avec tous les autres pèlerins, ce sang qui a jailli, ici, sur ce plateau du Calvaire, sous les barbares coups de marteau,

au lieu du crucifiement; votre sang, ô Jésus, dont nos Pères ont contemplé avec un bonheur tout céleste des traces encore très visibles dans tous les contours de votre sépulcre, sur lequel nous vous avons demandé hier une bénédiction pour ces lignes écrites par amour pour vous. Quoi, une seule communion par année ! Cela s'appelle aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Cet homme-là nous devrions le donner comme modèle, le laissant dans la dangereuse persuasion qu'en continuant ainsi, il a de larges chances de salut !" Le Père Frédéric termine son long article, par ces paroles, qui montrent que son zèle n'est pas épuisé: "Si ces pauvres petites considérations sur la communion pouvaient faire un peu de bien dans les âmes, comme nous les continuerions avec bonheur. Dans une prochaine lettre, nous donnerions la raison sou-

veraine de son institution... le tout pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il faut faire aimer de nouveau par le peuple égaré, coûte que coûte, et faire aimer jusqu'à la folie et malheur à qui n'aime pas Jésus: "*Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema !*" (Revue Franciscaine de Bordeaux, page 216, année 1880, vol. 10.)

Cette virulente sortie, contre ceux qui négligent de recevoir Jésus à la table sainte, montre bien le fond de son âme, l'amour qui y est caché et pour Dieu et pour le prochain.

Le Père Frédéric vivait en la présence de Dieu comme un enfant sous le regard de son père et de sa mère. Il le voyait, l'écoutait, lui parlait et conversait avec lui avec une permanente familiarité. Sa foi n'était pas seulement spéculative, mais vivante

et agissante. Il en vivait ou plutôt il la vivait, dans les succès comme dans les revers, aux jours de joie comme aux heures d'épreuve.

Ce sentiment continu de la présence de Dieu ne le dispensait pas de faire son oraison. A certain moment, il allait faire, comme il le disait, sa prière. Alors la tête couverte de son petit manteau, tout usé, le front dans les mains, les yeux humides de larmes, il passait des heures entières devant le Très-Saint Sacrement. Dans cette pieuse attitude, il semblait rivaliser de ferveur avec les millions d'anges qui entourent sans cesse nos tabernacles. Comment aimer Jésus et ne pas le visiter ? Comment ne pas rester à sa porte, respectueux et attentif, comme la sentinelle toujours disposée à répondre au désir de son roi ? Comment en un mot n'être pas prêt à travailler pour ses intérêts et sa

gloire ? Comme chez lui, les mouvements de la grâce avaient toujours un côté pratique, il cherchait à faire oublier à Jésus, les outrages qu'il subit dans son tabernacle. Il voulait l'adorer pour ceux qui ne le connaissent pas et l'aimer pour ceux qui le blasphèment. Quand on l'interrompait dans sa prière, il semblait sortir d'un rêve, d'une extase. Tout ébloui des lumières qu'il avait entrevues, son esprit était égaré et avait de la difficulté à se remettre aux choses de la terre. Alors s'arrachant aux embrassements de Jésus, il se relevait pour aller recueillir le fruit de sa prière, pour aller chercher les âmes qu'il avait gagnées au pied du Très-Saint Sacrement. Cette activité, sans tumulte ni agitation, c'est la plénitude de la vie surnaturelle, c'est l'apostolat véritable, qui donne le trop plein de

son être pour faire aimer Dieu comme on l'aime soi-même.

Par cet heureux mélange d'initiatives terrestres et d'élévations célestes, il répandait sans cesse autour de lui, un parfum de piété, comme la fleur, qui de son arôme embaume tous les instants du jour et de la nuit. En l'observant quelque peu, on comprenait aisément la possibilité de sanctifier les moindres actions de la journée et de faire tout, comme le demande l'Apôtre Saint Paul, pour la plus grande gloire de Dieu, même le boire et le manger. Il pratiquait, au pied de la lettre, le précepte du Seigneur, qui nous ordonne de toujours prier et de ne jamais cesser.

II

La prédication

Le Père Frédéric n'était pas un orateur dans le sens ordinaire du mot. Ses qualités de bien dire, cependant, le faisaient estimer à l'égal des plus grands prédicateurs. Ses entretiens qui revêtaient un cachet de simplicité vraiment étonnant, avaient une séduction, à laquelle ne résiste pas un auditoire populaire, même éclairé. L'éloquence n'est pas nécessairement attachée à la parole. Elle se trouve encore dans le geste, le regard, l'attitude extérieure de l'homme. Elle peut exister partout où se rencontre le sublime, dans les réticences, le silence même. Il y a une expression muette qui, par les

yeux, fait passer à l'âme, le sentiment et la pensée. C'est pour l'orateur un moyen si puissant, que non seulement il supplée à la faiblesse de la parole, mais que, sans la parole, il produit tous les effets désirés.

Si, par éloquence, on entend la faculté d'agir sur les esprits, de toucher les cœurs et de remuer les volontés, le Père Frédéric était un vrai orateur. Il avait l'éloquence des yeux, l'éloquence des larmes, l'éloquence du geste et souvent l'éloquence de la parole. Cependant nous croyons faire mieux comprendre cet homme de Dieu en disant que c'était un agréable causeur. Il aimait à se trouver en face d'un auditoire, quel qu'il fût, grand ou petit. C'était pour lui un besoin irrésistible de communiquer ses pensées et ses sentiments. La prédication, loin de lui être à charge, lui était une joie et un

bonheur : s'en abstenir eût été pour lui le plus grand des sacrifices. La parole coulait de ses lèvres comme le ruisseau jaillit de sa source. Il n'avait pas à craindre de voir les idées et les mots lui manquer à tous moments. Les idées se pressaient dans son esprit et les mots dans sa mémoire. Il n'avait que l'embarras du choix. Il possédait cette aisance d'expressions heureuses et populaires qui suscitent l'admiration et créent l'enthousiasme. Sa parole douce et conquérante s'insinuait si suavement qu'elle ne rencontrait aucune résistance. Sa voix, faible pourtant, parvenait claire et distincte à tous ses auditeurs. Il avait un talent merveilleux pour la ménager et pouvait parler des heures et des heures sans la fatiguer. De plus, il savait l'harmoniser avec les idées qu'il voulait exprimer. Ses organes, instruments

riches et dociles, rendaient exactement les sentiments qui remplissaient son âme.

Les sermons du Père Frédéric, nous l'avouons bien franchement n'avaient pas ce plan régulier, cette force de raisonnement qui caractérisent la grande éloquence. Ils souffraient des anecdotes un peu longues qu'il racontait. Mais on se tromperait étrangement, si on pensait que ses conférences n'étaient qu'un assemblage d'idées incohérentes et de faits disparates. Son plan était préparé, non devant une table de travail, mais devant le Très-Saint Sacrement ou un crucifix. Il le modifiait ensuite selon les inspirations venues du ciel. Un thème bien arrêté et des phrases préparées d'avance étaient bien plus propres à l'embarrasser qu'à le guider. Il se fut alors traîné comme un oiseau retenu par un lacet. Ce

qu'il fallait à ce coeur aimant Dieu et le prochain, c'était la liberté, la liberté entière, c'était un champ vaste, tout ouvert devant lui, où il put prendre à tout moment son essor, sans obstacle, ni entrave. Alors il jubilait, il triomphait, il prodiguait, avec largesse, les dons de Dieu. Son âme émue s'élevait aux grandes pensées et son improvisation était d'inspiration divine. Dans la chaleur du débit, toujours simple et posé, il gesticulait peu. Rarement on voyait son bras se déployer tout entier. Mais ce défaut d'action, si c'en est un, était amplement compensé par l'expression de sa figure. On pouvait lire sur ses traits le jeu des divers sentiments qui se pressaient en lui. Parfois, son visage enflammé ou plutôt illuminé semblait offrir quelque chose de surnaturel. Son regard généralement voilé sous ses paupières laissait alors

échapper des éclairs d'une vivacité singulière, soit qu'il se reporta avec complaisance sur les pensées douces et gracieuses qu'il développait, soit qu'il s'enflamma sous l'influence de la forte émotion qu'il comprimait. Bientôt des larmes perlaient dans ses yeux. Il pleurait et ses auditeurs pleuraient avec lui. C'était, comme on le voit, l'application du grand principe de l'art. *Si vis me flere, dolendum est primum ipsi tibi.* Le Père Frédéric n'avait pas d'autre moyen d'agir sur les âmes ; mais il faut l'admettre, c'en était un, puissant. Il n'était éloquent que par le cœur.

Quand on avait pleuré avec lui, on lui pardonnait volontiers ses digressions, que nous osons appeler heureuses, tant elles étaient opportunes et touchantes. La vraie éloquence se moque de l'éloquence comme la vraie grandeur se moque de la grandeur. A

certain moment, elle triomphe, bien que les lois qui la régissent semblent n'être pas observées.

Il est difficile de faire comprendre après coup l'emprise que le Père Frédéric exerçait autour de lui. Beaucoup, parmi les gens instruits, n'ont jamais compris pourquoi sa prédication était si aimée. Sa simplicité, quoique de bon aloi, ne semblait pas le rendre capable de remuer les foules et de susciter les grands mouvements religieux, dont il fut l'instrument. Ceux qui ont étudié, d'une manière spéciale, la vie des Saints, qui ont brillé surtout par leur humilité et leur charité, saisiront mieux que tous les autres, cette puissance sanctificatrice, qui semble résider dans la personne même des grands serviteurs de Dieu et qui paraît produire des résultats bien supérieurs aux paroles qu'ils disent

et aux actes qu'ils posent. Les saints ont leur éloquence propre à nulle autre semblable. Partout où ils passent : Dieu passe avec eux. La vie exemplaire, héroïque des serviteurs de Dieu voilà le grand motif de crédibilité pour la masse. "Les hommes, même non croyants, écrit avec beaucoup de justesse, René Bazin, ont un tel besoin de sainteté, qu'ils courent à elle, dès qu'ils l'aperçoivent. Ils lui demandent la confirmation de la foi, la certitude des pardons divins, quelquefois la sévérité secrète des jugements, qu'ils redoutent et puis la santé, l'amour, l'espérance, l'avenir, moins de chagrins : tous les miracles. Ils allaient au Curé d'Ars comme ils sont allés à Dom Bosco, comme ils iront demain à celui qui aura tant de foi qu'il ne ressemblera plus aux hommes."

Généralement il y a deux hommes dans un orateur ; l'un qui parle du haut de la chaire, conseille, persuade ou dissuade avec force et autorité. Il domine et enthousiasme son auditoire, par l'emploi des grandes figures, la pompe du langage et les inspirations de son éloquence ; l'autre, sur un théâtre moindre, dans le commerce ordinaire de la vie, plaît, intéresse et charme. Il instruit avec amabilité et simplicité, donne des conseils, fait des reproches avec autant de tact que de finesse. Or ces deux hommes, l'un, orateur public et l'autre, orateur privé, ne se trouvaient pas dans le Père Frédéric. Il était toujours le même, aussi éloquent dans le cercle intime de ses amis que dans un grand concours de fidèles. Dans une réunion de famille, où les conversations sont toutes spontanées et laissées à l'inspiration du

moment, il exerçait la même influence que devant un magnifique auditoire. Là, il instruisait et sanctifiait les âmes comme à l'église. Avec finesse et entrain, il contait des histoires, qu'il entourait de circonstances palpitantes d'intérêt. Souvent il en était le conteur et le héros. Il aimait le merveilleux; mais jamais l'agréable ne l'emportait sur l'utile, sur l'unique nécessaire, qui est le salut.

Doué d'une sensibilité exquise, il s'impressionnait facilement et fortement. Sa voix, instrument docile, rendait exactement les sentiments qui l'animaient. Bientôt ceux, qui l'écoutaient, devenaient aussi émus que lui.

Paraissait-il en chaire? On était de suite recueilli, attentif, prêt à réfléchir. Tout inspirait en lui le mépris du monde et l'amour de la pénitence. Tout annonçait la vraie paix chrétienne, qui surpasse en valeur tous

les trésors de la terre. Il n'avait pas encore dit un mot et déjà il exerçait une influence salubre, d'autant plus profonde qu'elle était plus spontanée. On ne pouvait s'empêcher de remarquer sur sa physionomie les reflets de sa sainteté toute rayonnante. Son front large, ses yeux perçants, généralement voilés sous ses paupières, ses traits austères et bien définis, encadrés dans une barbe clair semée, rappelaient l'idée qu'on aime à se faire des anciens Pères du Désert, de ces hommes de Dieu, qui, après tant de siècles, font encore l'admiration des peuples. C'était une prédication vivante, un Evangile, qui évoquait cette bonté de Jésus, que rien ne lasse, cette patience que rien ne rebute et cet amour dont la mesure est d'aimer sans mesure. On sentait que l'esprit de Dieu l'animait. On croyait à la vertu que l'on touchait du doigt. De

tout temps, la sainteté a été le moyen le plus efficace et le chemin le plus court pour la conquête des âmes.

L'apostolat a toujours été la caractéristique de la vie du Père Frédéric. En 1881, Monsieur Luc Désilets disait déjà de lui : "Ce qui frappe le plus, c'est son zèle pour le salut des âmes et la gloire de Dieu : Il ne pense pas à autre chose". De New-York, en route pour le Canada, le Père Frédéric écrit à Monsieur Léon Provencher. Sa lettre révèle un cœur tout embrasé des ardeurs de l'apostolat. "Inutile de vous dire qu'en arrivant au milieu de vous, je me mettrai entièrement à la disposition de Nos Seigneurs les Evêques et des Curés, dans leurs paroisses respectives et je voudrais pouvoir dire à tous de ne pas m'épargner. Plus ils me feront travailler, plus je serai content. Vous vous rappelez que si j'ai pu aux

Pâques dernières, avec les cérémonies de la Semaine Sainte, prêcher en plein air à Jérusalem, le *Via Crucis* et immédiatement après, la Passion au Sanctuaire de l'*Ecce Homo* et assister à la procession de nuit, etc. Je puis espérer que le bon Dieu me donnera les forces de prêcher beaucoup au Canada pour sa gloire. (New-York, 10 août 1881.) Huit jours plus tard il écrivait : J'ai hâte d'arriver sur cette terre où nos Pères ont tant travaillé... Je viens avec le désir d'y travailler aussi, non plus, grâce à Dieu, pour convertir mais pour raffermir dans la vertu — *qui justus est justificetur adhuc* et pour m'édifier au milieu des bons et fervents catholiques du Canada. J'ai grande confiance dans le succès de la mission que je viens remplir au milieu de vous. (New-York, 19 août 1881.)

Cet amour des âmes était inné chez lui. En toutes circonstances, il cherchait à le communiquer aux autres. Dans une lettre adressée à Pierre, son frère aîné, qui se dévouait avec un zèle admirable à l'évangélisation des Indous de Bangalore, il traçait ces paroles dignes d'un apôtre : "O mon frère bien-aimé, je vous tends la main à travers les espaces. Restons unis dans la charité de Jésus-Christ et sauvons les âmes : toi au milieu de ton petit peuple de Coorgs, que tu affectionnes, où le Ciel te promet une riche moisson, et moi sur cette terre de prodiges, aujourd'hui terre de désolation, où les conversions sont, hélas ! trop rares. Non, non, ne répète plus ce que tu as dit dans ta dernière lettre. "Je suis à l'étude de ma sixième langue et j'espère que c'est la dernière." Ne disons jamais c'est assez. Dans l'œuvre des âmes,

il faut dire: encore plus, Seigneur, encore plus ! Oh ! c'est ici recueilli et prosterné sur le plateau du Calvaire, à l'endroit même, où Notre-Seigneur prononçait cette parole, qui depuis dix-huit siècles fait écho dans le cœur de tout vrai missionnaire: Sitio ! c'est ici, dis-je, que l'on comprend le prix d'une âme." (*Notes de voyage.*)

Quant à lui, il ne perdait aucune occasion de parler du bon Dieu. Dès que ses occupations le lui permettaient, il ne refusait jamais de faire entendre sa parole apostolique, fut-ce même à un petit groupe de personnes. Aussi intéressant en conversation qu'en chaire, durant des heures il charmait ses auditeurs, en les instruisant tout doucement. A l'appui de ce que nous avançons, citons un épisode charmant qu'il nous raconte lui-même. "Un soir, dit-il, que je me

trouvais dans ma délicieuse solitude du Cap-Rouge, me préparant à de nouvelles missions, je vis arriver à notre résidence un groupe de jeunes filles, au nombre de dix ou douze : c'étaient de petites paysannes, modestes et simples, mais nullement timides, qui venaient de la paroisse voisine trouver le pauvre missionnaire de Terre-Sainte. La première, celle qui semblait être la directrice de la petite caravane me salua, en me disant : "Mon Père, nous venons, après les travaux de la journée, mes compagnes et moi, vous prier de nous faire une conférence spirituelle." "Je suis très édifié de votre pieuse demande, mais il n'est pas d'usage, même en Canada, ce me semble, de prêcher dans les maisons particulières ; c'est plutôt une causerie familière sur les Lieux-Saints ou une lecture, comme on dit ici, que vous

désirez.” — “Comme il vous plaira, mon Père, mais nous espérons que vous nous feriez la charité d’une conférence spirituelle pour nous enseigner à aimer davantage le Bon Dieu.”

“Comment refuser une telle demande? Je leur parlai près de deux heures des vertus fondamentales d’une bonne chrétienne et je fus compris de toutes. Elles se retirèrent avec un contentement visible, en me laissant la promesse d’aimer à l’avenir le Bon Dieu davantage”.

Le récit de la première mission qu’il a prêchée à Saint-Roch de Québec fera connaître l’enthousiasme que le Père Frédéric suscitait sur son passage. Dans ce vaste champ d’action, son zèle servi par le charme de sa parole et l’éloquence de sa vie lui valut des succès devant lesquels pâlisseraient bien des gloires de l’éloquence politique et religieuse.

Cette retraite annoncée quelques jours à l'avance dans les journaux lui fournit l'occasion de donner toute la mesure de son zèle et de sa charité. Elle n'était destinée qu'aux enfants de Saint François, qui suivaient dans le monde la Règle du Tiers-Ordre. Comme on savait que plusieurs avaient été reçus tertiaires à différentes époques, on comptait sur une assistance d'une centaine de personnes environ. L'église étant publique, les autres fidèles avaient toutefois la permission d'assister aux conférences. On espérait que plusieurs personnes pieuses se joindraient à ces tertiaires pour connaître et embrasser la Règle du Tiers-Ordre, que Léon XIII recommandait avec tant d'instance aux fidèles. A cette fin, Monsieur François-Xavier Gosselin, Curé de la paroisse, avait gracieusement mis à la disposition

du Père Frédéric la chapelle de la Congrégation, qui est devenue maintenant l'église paroissiale de Jacques-Cartier.

Entre temps, on avait vu passer le Missionnaire de Terre-Sainte. La simplicité de son costume et l'humilité de son maintien avaient fait impression comme un éloquent sermon. Ceux qui lui avaient parlé ne tarissaient pas d'éloges sur son compte. Déjà, il avait dans l'opinion publique, une grande réputation de sainteté. Aussi dès le premier exercice, il y eut pour écouter un entretien sur la perfection religieuse dans le monde, plus de quatre mille auditeurs. L'église n'en pouvait contenir davantage. Elle était comble, trop pleine même. Profondément ému, le Père Frédéric parle à ce bon peuple le langage de la foi. Il découvre aux bonnes âmes les incomparables beau-

tés de la vertu, les douceurs du détachement des choses de la terre et de la résignation dans la souffrance. Aux pécheurs, il prêche la pénitence et les excite à la contrition de leurs péchés. Il s'élève, sans apprêt, jusqu'à ce sublime qui éveille tout ce qu'il y a de noble et de sérieux dans l'être humain. Sous l'influence des saintes pensées et des douces émotions, les auditeurs émerveillés oublièrent complètement le prédicateur pour ne plus penser qu'à Dieu, principe et fin de toutes choses et de toutes vies. Il communique tellement aux cœurs de ceux qui l'écoutent le feu de l'amour divin dont il est embrasé, qu'il y a comme un vaste incendie s'allumant dans toutes les âmes.

Les jours suivants, l'affluence prodigieuse du dimanche ne diminua pas. Une heure avant l'exercice, l'église était remplie. Nous avons même ouï

dire que des mères empêchées de se rendre de bonne heure, envoyaient leurs enfants de douze à treize ans, pour y retenir leurs places. Elles venaient les remplacer au dernier moment. On s'estimait même heureux d'être dans les allées et de pouvoir écouter debout les instructions du missionnaire. Jamais la religion n'avait paru si attrayante. Jamais la vertu n'avait semblé si facile. Les vérités les plus austères du Saint Evangile, loin d'effrayer, étaient reçues avec une joie sensible. Cette multitude, fascinée par je ne sais quoi de surnaturel, se tenait immobile, attentive, s'abreuvant avec une satisfaction visible à la source vive de la piété chrétienne.

La ville entière ressemblait à une grande communauté en retraite. Un courant de vie surnaturelle circulait dans les rangs de cette foule priante

et repentante. Il s'élevait de toutes parts comme un parfum de piété. C'était plus que de la ferveur, c'était de l'enthousiasme. Ce spectacle était digne des meilleurs temps du christianisme. Dès cinq heures du matin jusqu'à une heure avancée dans la nuit, l'église ne désemplissait pas d'adorateurs. Aussitôt après le travail, on y allait pour faire le saint exercice du chemin de la croix ou vaquer à quelques actes religieux. Les abords du confessionnal du Père étaient assiégés de pénitents. L'infatigable missionnaire y passait des journées et des nuits presque entières. Il était accablé de fatigue et de travail : mais il ne s'en plaignait pas plus que le moissonneur qui voit ses greniers bien pleins et qui met une ardeur toute fraîche à placer le reste de sa récolte en sûreté.

Les prêtres de la cure durent prêter secours au missionnaire, qui malgré l'activité de son zèle, ne pouvait suffire à la tâche. Ils se dévouèrent avec plaisir pour entendre les confessions et distribuer la communion aux fidèles qui se pressaient à la table sainte. Ces exercices s'étaient changés en retraite générale. De toutes les parties de la ville, on accourait pour voir et entendre l'humble fils de Saint François. La haute opinion qu'on avait conçue de sa sainteté avait produit ce grand mouvement religieux. Sa vie austère servait admirablement ses qualités merveilleuses de prédicateur et donnait à sa mission un caractère surnaturel. Durant toute la semaine, cet homme de Dieu tient ses auditeurs sous le charme de sa parole et de son éloquence, parlant avec une élégante simplicité et un gracieux abandon. L'émotion était

générale et l'enthousiasme à son comble.

Dans les temps libres, il y avait un concours incroyable de gens, qui ambitionnaient le bonheur de le voir et de l'entretenir. Ce nombre de visiteurs augmentant toujours incommodait le personnel du presbytère et faisait dire au bon Curé, moitié souriant, moitié sérieux: "Je ne suis plus maître dans ma maison." Les malades et les infirmes venaient de toutes parts. Le salon en était rempli.

Ils demandaient avec instance et larmes les prières du missionnaire. Dans la simplicité de leur cœur et dans l'enthousiasme de leur foi, ils exigeaient des prodiges. Tous le voulaient comme consolateur. Les uns demandaient à être guéris: les autres cherchaient force dans les afflictions. Quelques-uns enfin lui recommandaient la conversion de personnes

chères. On était tellement engoué du nouveau prédicateur, qu'on ne l'appelait plus que "*Le Saint Père*". "Le Divin Maître les guérissait tous autrefois, écrit-il, dans sa relation de voyage, et les apôtres selon sa promesse firent des choses encore plus grandes : l'ombre de saint Pierre donnait la guérison... Hélas ! nous comprîmes que nous n'étions pas à la hauteur de notre mission : on nous demandait des miracles ! Nous dûmes nous humilier profondément et mettre notre confiance en Dieu. La miséricorde divine fit seule ce qui va suivre."

Le Père Frédéric avait apporté de Jérusalem un reliquaire fait avec du bois tiré des huit arbres du jardin de Gethsémani. Il contenait quatre reliques insignes de Terre-Sainte, au milieu desquelles se trouvait un morceau de la vraie croix. Dès le lundi,

il expliqua la richesse de son trésor et annonça que le mardi après-midi, il l'offrirait à la vénération des fidèles. La population de Québec renseignée sur ces pieuses reliques surent les apprécier à leur juste valeur. Le mardi, à deux heures, une foule compacte avait envahi l'église de la Congrégation. Il était impossible de circuler dans les allées et même dans la sacristie, où s'étaient massés les derniers venus. Telle était la foi de cette pieuse multitude que plusieurs malades avaient été transportés à l'église, où ils attendaient leur guérison. Durant quatre heures entières, les saintes reliques, comme on les appellera toujours dans la suite, furent présentées à la vénération des fidèles. "Pendant ce temps, dit-il, je récitai sans interruption, j'allais dire, sans respirer la strophe *O Crux Ave*, appliquant les précieuses reliques sur

les lèvres et sur le front des fidèles, comme on a coutume de le faire en Terre-Sainte.”

Le lendemain, il y eut encore foule pour vénérer les saintes reliques. Le missionnaire était à son poste et éprouvait les mêmes consolations que la veille, quand il vit arriver le sacristain d'un air effaré et l'interpelant à haute voix : “Mon Père, il y a, à la sacristie, une personne qui a besoin de vous parler. Il faut venir de suite.” Il finissait à peine de parler que la dame se présentait elle-même, s'avancant fermement jusqu'au milieu du sanctuaire, accompagnée, mais non soutenue par une autre personne. La dame semblait sous l'impression d'une forte émotion intérieure; mais à l'extérieur, elle était parfaitement calme : celle qui se tenait à ses côtés pleurait abondamment. “Mon Père, dit-elle, j'ai eu le bonheur de vénérer

les saintes reliques et suivant vos prescriptions, je me suis recommandé à Notre-Dame des Sept-Douleurs. Je souffrais d'une paralysie pénible depuis longtemps et me voilà devant vous. Le bon Dieu vient de m'accorder une grande grâce et pour lui témoigner ma reconnaissance, je veux lui faire un véritable sacrifice. Prenez cette montre qui n'est peut-être pas d'une grande valeur en elle-même; mais j'y suis extrêmement attachée... c'est un souvenir de famille. Elle la détacha de sa ceinture en me disant: la voilà! faites-en ce que vous voudrez." — Je lui répondis très ému moi-même: "Ma chère enfant, c'est la Sainte Vierge, Notre-Dame du Calvaire qui vous a obtenu cette grâce; c'est à Notre-Dame du Calvaire que je l'offrirai en ex-voto à mon retour en Terre-Sainte, Aujourd'hui encore les pèlerins qui

montent le Calvaire, entendent aux pieds de la Madone la petite montre canadienne, qui raconte à sa manière les miséricordes divines, que Jésus par l'entremise de sa bonne Mère a répandu avec tant d'abondance sur ce cher petit peuple, qu'il affectionne avec un cœur de véritable Père”.

Cet évènement un peu extraordinaire, qui avait été dramatisé par les circonstances, s'ajoutant aux merveilles qu'on avait entendu dire de lui, jeta l'assistance dans l'admiration et l'enthousiasme. Tout le monde pleurerait d'émotion à la vue de ce prodige et bénissait Dieu à haute voix.

Cette nouvelle se propagea aussitôt et fit quelques bruits dans la ville de Québec. Les journalistes vinrent le soir même au presbytère pour avoir une entrevue avec le Père, qui fournit tous les détails avec empressement. Mais quand ils lui deman-

dèrent, si on peut appeler cela un miracle, il déclina devant eux son incompetence, laissant à la Sainte Eglise seule, comme il convient, le droit de juger en ces cas. Il protesta devant eux que chaque fois qu'il prononçait ce mot miracle, c'était toujours dans le sens, que le public catholique l'employait, toutes les fois qu'il se trouvait en face d'un fait de cette nature.

Dieu avait permis cette guérison pour le salut et la sanctification de plusieurs. La retraite se continua avec les mêmes cérémonies, mais avec un ferveur toujours croissante. A la fin de ces exercices mémorables, dont le souvenir n'est pas effacé de la mémoire des anciens, tous voulaient avoir un souvenir de Terre-Sainte, mais où en trouver assez pour satisfaire aux désirs de trente à quarante mille personnes. "Je proposai de

faire toucher les saintes reliques à tous les objets de piété qu'on aurait la confiance de me présenter à l'église."

On avait cependant rappelé la veille à toutes les messes, que cette cérémonie de la bénédiction des objets de piété était simplement une réunion privée, qu'une seule personne pouvait apporter les objets à bénir de tout un quartier et que les hommes surtout n'étaient pas convoqués, parce que c'était un jour de travail et que la réunion devait avoir lieu dans l'après-midi.

Vers une heure, le missionnaire se rendait tranquillement à l'église de la Congrégation, croyant trouver un petit groupe de personnes libres, avec leurs objets de piété, lorsqu'il vit venir, à pas précipités, le sacristain, tout effaré de la multitude qui se pressait dans l'enceinte de l'église.

“Mon Père, dit-il, avec anxiété, il arrivera des malheurs. La chapelle est incapable de contenir la foule. Les hommes surtout se pressent et se foulent : ils montent sur la tête les uns des autres.” (*Notice historique sur le Tiers-Ordre, à Québec, par le Fr. Bienvenu d'Osimo, page 16.*)

L'affluence était grande, en effet. L'église malgré ses vastes nefs ne pouvait la contenir. Jamais le Père Frédéric n'avait vu une foule d'hommes si considérable. Chacun avait voulu posséder une croix indulgenciée qui avait touché aux saintes reliques. La réserve d'objets de piété dans les magasins avait été insuffisante. On en avait fait venir des Etats-Unis, pour répondre à toutes les demandes.

Cette foule compacte pouvait occasionner des accidents graves. “Les anges protecteurs, dit-il, nous vinrent en aide. Ces âmes vraiment chré-

tiennes surent attendre patiemment leur tour et s'approcher avec un ordre admirable et avec un recueillement plein de gravité, récitant à demi-voix des prières continuelles. Plus de deux cents mille objets de piété, crucifix, chapelets, médailles et statuettes furent ainsi appliqués aux saintes reliques. La cérémonie dura presque une demi-journée entière. Les personnes qui se tenaient au dernier rang attendirent leur tour sans impatience, ni murmure. Il n'y a que la foi qui puisse opérer de semblables merveilles."

Le Frère Bienvenu d'Osimo, tertiaire, qui a assisté à cette cérémonie et qui a relaté cet événement dans ses écrits, fait cette réflexion digne d'attention, sur le recueillement religieux de cette nombreuse assistanc: "Rien n'était plus admirable que l'héroïque patience de ces bourgeois et de ces

travailleurs, confondus au fond de l'église. Ils attendirent leur tour toujours debout, avançant graduellement. Le dernier se présenta à six heures et quinze et il était rayonnant de bonheur."

Pendant que le prédicateur recueillait ainsi les fruits de son travail et de ses prières, le démon furieux de voir que les âmes lui échappaient comme par enchantement, lui suscita de cruels et profonds ennuis. Au cours de ces exercices religieux, il s'était offert à Dieu, en victime volontaire, pour le salut et la consolation des affligés, des malades et des pécheurs. Avec une émotion indicible, il avait formulé en ces termes le sacrifice de sa vie. "En présence de Dieu, qui voit la sincérité de mon âme, avec l'aide de Dieu, nous serions heureux de verser jusqu'à la dernière goutte, ce pauvre sang qui coule, avec si peu

de générosité, dans nos veines, pour le bonheur de tous vous autres, pour la guérison de cette multitude de malades, d'infirmes et d'affligés, qui viennent avec cette foi et cette confiance, qui forcent le bon Dieu à opérer des prodiges, demander à la vraie Croix de Jésus et à ses saintes reliques de Terre-Sainte, arrosées de son divin sang sur le Calvaire, une consolation dans leurs peines, un soulagement dans leurs souffrances et une guérison dans leurs maux. (*Le Canadien*, 17 sept. 1881).

Le ciel accepta cette offrande de lui-même comme un sacrifice d'agréable odeur. Il ne prit ni sa vie ni son sang qui étaient encore utiles à sa gloire, mais quelque chose de plus cher, en lui enlevant momentanément la confiance de ses supérieurs ecclésiastiques.

Des journalistes plus légers que méchants avaient voulu mettre à profit l'influence religieuse du Père, en faveur de leur parti politique. Ils donnèrent à quelques-unes de ses paroles un double sens. Le côté adverse sans forme de procès taxa le Père de faire de la politique en chaire. Certaines questions pendantes en Cour de Rome donnaient beaucoup d'acuité à cette attaque. Le Père Frédéric réfuta cette accusation portée contre lui avec une éloquente indignation : "De la politique, dit-il, nous ne savons pas même ce que c'est, nous pauvre missionnaire de Terre-Sainte. La mission d'un enfant de saint François, c'est de prêcher Jésus et Jésus crucifié : c'est là toute notre gloire. Par vocation, nous devons jeter dans les cœurs des fidèles, avec le Crucifié de l'Alverne, Notre Séraphique Père, les divines paroles tombées autrefois

des lèvres de l'Apôtre: "A Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la Croix de Jésus, mon divin Maître." (*Le Canadien*, 17 sept. 1881, page 2, col. 1.)

Mais l'accusation était lancée. Le mal était fait. La croix du divin Maître, dont il se glorifiait, reposait sur ses épaules. Il devait la porter quelque temps sans consolation. Ce fut de toutes les peines de sa vie la plus amère et la plus pénible. Par cette tribulation, il acquit je ne sais quoi d'achevé que les grandes douleurs ajoutent aux grandes vertus et mérita de devenir un instrument providentiel dans l'établissement d'un lieu de pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame du Très-Saint Rosaire, au Cap de la Madeleine. Craignant d'avoir compromis, par son imprudence, la mission qu'il était chargé de remplir, il fut contristé par cet évène-

ment, mais il n'en fut pas abattu ; au contraire, il accepta avec des sentiments de joie et de reconnaissance cette humiliation qui devait attirer les bénédictions divines sur tous ses travaux et forcer l'estime de ceux mêmes qui lui avaient causé ces ennuis.

Comme conséquence de cet incident, le Père Frédéric dut quitter Québec. Il s'en éloigna avec cette imperturbable confiance qu'inspire le devoir accompli. Sans les comprendre encore, il adora les impénétrables desseins de la Providence. Sa forte trempe d'âme et son profond esprit de mortification le servirent admirablement en cette circonstance. Cette épreuve ne lui enleva rien de son calme et de son sang-froid. Ne faut-il pas que le chêne soit secoué par les vents et les rafales pour que ses racines plongent plus profondément dans le sol et que

ses rameaux étendent plus loin ses ombrages protecteurs ?

C'est aux Trois-Rivières que le Père Frédéric se retira. Monseigneur Laflèche, cet illustre prélat dont le caractère et l'action rappellent si bien la figure de l'Evêque de Poitiers, Mgr Pie, lui ouvrit toutes grandes les portes de son diocèse. Il l'autorisa à prêcher "*partout où le conduirait la Providence*". Le grand évêque et l'humble disciple de saint François poursuivaient en effet le même idéal : La régénération sociale, par l'Evangile. Cette communauté de vues et d'efforts devait établir entre eux malgré la distance des rangs, des sympathies qui allaient monter jusqu'à l'attachement le plus solide et le plus cordial.

Monseigneur Laflèche l'invite d'abord à prêcher dans sa cathédrale la neuvaine préparatoire à la fête de

Notre Séraphique Père saint François. D'après les journaux, il suscite aux Trois-Rivières, le même enthousiasme délirant qu'à Québec. On voit, une fois de plus, le prestige de son éloquence personnelle et indescriptible, fruit d'une sainteté qui s'affirme tous les jours davantage. "Cet illustre religieux est un des plus grands prédicateurs qu'on puisse entendre. Il a profondément ému et remué son auditoire. Ceux qui l'ont entendu une fois ne peuvent résister au plaisir de l'entendre de nouveau, tant il y a d'onction dans ses paroles, tant il y a d'intérêt dans ses conférences. C'est un saint, dit-on, de toutes parts et sa seule vue est une prédication. Tous ceux qui l'ont vu à table sont étonnés qu'un homme puisse faire une si grande dépense de forces physiques avec si peu d'aliment pour les réparer.

C'est un saint, qui s'est partiellement affranchi des lois de la nature." Tel est le rapport élogieux et mérité qu'en fait le Journal des Trois-Rivières, le 28 septembre et 13 octobre 1881. Dans son numéro du 10 octobre, il ajoute: "On peut dire que la visite de l'illustre et saint religieux en cette ville a rappelé les temps apostoliques tant elle a provoqué de démonstrations de foi et de piété." (*Journal des Trois-Rivières*, 10 oct. 1881.)

Nous passons sous silence le récit des autres missions qu'il a prêchées durant son premier séjour au Canada. Nous en rappellerons les douces émotions et les fruits salutaires quand nous parlerons de la large diffusion du Tiers-Ordre par le Père Frédéric. Disons simplement que chacune de ses retraites eut un grand succès et procura d'abondantes consolations aux Curés des différentes paroisses qu'il

visita. Dans une lettre adressée au R. P. Raphaël d'Aurillac, voici comment Monsieur Luc Desilets résumait le travail de l'infatigable missionnaire de Terre-Sainte : "Vous nous avez envoyé un saint et un religieux d'une grande capacité. Il a prêché le jubilé dans ma paroisse et a eu les plus grands succès. Il a obtenu les mêmes résultats dans toutes les paroisses où il a passé. On se le dispute littéralement. Il vient ici un grand nombre de prêtres qui veulent l'avoir pour prêcher."

De retour au Canada, en 1888, il continue à être un homme apostolique. Son apostolat cependant semble changer de forme. Supérieur à toutes idées d'ambition, il abandonne la grande prédication pour évangéliser les pauvres, consoler les affligés et recevoir les malades. C'est par la diffusion du Tiers-Ordre, l'organisa-

tion des pèlerinages et la propagation des bons livres qu'il atteint les foules. En l'écoutant on croit entendre saint François lui-même, exhortant les foules à la pratique de toutes les vertus. Il prêche l'amour de Jésus crucifié et les bontés de sa divine Mère. Le thème ordinaire de ses entretiens roule sur les fins dernières. Il est même à se demander s'il a fait une instruction, sans rappeler sous une forme ou une autre ces paroles de nos Saints Livres : *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* (Ecc. VII. 40.) Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais. TOUT EST LÀ ! disait-il. Telle était l'expression favorite qu'il aimait à employer, pour attirer l'attention sur le point principal. Il fait d'abord réfléchir : ensuite il faisait pleurer d'attendrissement au souvenir des miséricordes

éternelles. Il se plaisait à chanter la beauté de la vertu, le bonheur des saints et la récompense ineffable que Dieu réserve à ses élus. En cela, il suivait exactement la direction de Notre Séraphique Père saint François, qui demande à ses Frères d'annoncer dans leurs prédications les vices et les vertus, la peine et la gloire, *avec brièveté de discours*. Si cette dernière recommandation ne regarde que la longueur du temps, il faut l'avouer sincèrement, il y était rarement fidèle. Généralement ses sermons étaient longs, très longs. Mais les heures de la prédication comme celles de la prière ne se règlent pas sur un cadran d'horloge : mais sur les dispositions d'esprit et de cœur des auditeurs. "Je l'ai entendu, dit Monsieur l'abbé Georges Dugas, au cours d'un pèlerinage à Sainte Anne de Beaupré, parler quatre

heures de temps, sans manifester la moindre fatigue. Je ne crois pas qu'il ait eu à rendre compte à Dieu de paroles inutiles." Les pensées qu'il jetait dans son auditoire étaient tellement à propos et étaient présentées d'une manière si captivante que les heures s'écoulaient comme des moments. Lorsqu'il se taisait, on croyait qu'il venait de prendre la parole, tant il avait su intéresser. C'est alors seulement qu'on s'apercevait que le temps avait fui rapidement et qu'on avait réfléchi, prié et pleuré avec lui.

Au dire de ceux qui l'ont connu intimement, le Père Frédéric a montré partout et toujours un zèle vraiment apostolique. Sodar de Vaux nous le décrit prêchant le chemin de la croix aux Croisés de la Pénitence. Tout Jérusalem est sur pieds et se presse dans ses rues étroites pour le voir et l'entendre. "Sa personne, dit-

elle, est elle-même une prédication. A voir ce moine austère, juché sur une pierre, la tête découverte sous le soleil brûlant, le visage pâle, coloré seulement sous l'effort de la pensée, le corps affaibli ne semblant plus appartenir à la terre, tandis que l'oeil fiévreux et extatique brille déjà de la lumière d'une autre vie, on sent que le surnaturel est son élément et que sa vie est le Christ comme pour saint Paul et pour l'incomparable Patriarche d'Assise. (*Les Splendeurs de la Terre-Sainte*, 1889, page 167.)

Quand elle apprécie ses allocutions, elle s'écrie: "Il est impossible de parler avec plus d'émotion et d'attendrissement du Calvaire et de la Rédemption. Ce n'est pas une suite d'arguments plus ou moins habiles, c'est l'élan d'une âme, passionnée pour Dieu, qui veut communiquer sa flamme à ceux qui l'écoutent. Aussi

l'assistance est-elle émue et bien des yeux se mouillent."

Le Père Augustin, compagnon inséparable du Père Frédéric nous a aussi souvent parlé de son dévouement. "J'ai connu le Père Frédéric au début de son ministère, disait-il; j'ai vécu avec lui, en France, en Terre-Sainte et au Canada. Eh bien! je déclare que dans sa vie privée comme dans sa vie publique, il a toujours travaillé avec un zèle infatigable à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Quand il s'agissait de gagner des âmes, rien n'était capable de l'arrêter. Il savait ce qu'elles ont coûté au Divin Maître et ce qu'il fallait pour les sauver. Aussi à la prédication joignait-il la prière et la pénitence, imitant en cela, les hommes apostoliques qui n'ont converti le monde qu'à force de prier et de prêcher tout ensemble."

Il s'en faut pourtant que la prédication fut son mode unique de rendre fécond son sacerdoce et sa vie religieuse. Apôtre véritable, il l'a été dans toute la force du mot. En effet, pour qu'un homme consacré au service de Dieu et de l'Eglise puisse mériter ce titre honorifique, il faut non seulement qu'il ait été doué par Dieu même de qualités rares et précieuses : mais avant tout, il faut qu'il soit homme de prière. L'apôtre n'a pas seulement à prêcher, il faut qu'il fonde des églises, qu'il crée des œuvres dans lesquelles l'esprit de Jésus-Christ se conserve et se perpétue à travers les âges. Aussi, sous l'inspiration divine le voit-on au Cap de la Madeleine, organiser un lieu de pèlerinage, qui groupe depuis des années autour d'une pauvre et modeste église des milliers et des milliers de pèlerins chantant avec ardeur leur reconnais-

sance, pour les grâces étonnantes qu'ils ont obtenues par la bienveillante intercession de la douce Reine du Très-Saint Rosaire. Dans le même but, il prêta son généreux concours, pour le Sanctuaire de la Réparation à Montréal et pour le chemin de la croix de la Montagne de St-Elie. Si on se reporte sur un autre théâtre, on le voit dans le diocèse de Québec, mendier de porte en porte pour édifier à la gloire de Dieu un temple splendide, où nuit et jour Jésus est adoré sur les saints autels. Dans les diocèses des Trois-Rivières, de Valleyfield et de Joliette, il se dévoue au même apostolat pour procurer à des âmes religieuses un asile propice à la prière et à la contemplation. Dans son zèle rien ne l'arrête : ni son âge avancé, ni les intempéries des saisons, ni les difficultés des chemins, ni les douleurs aiguës produites par ses in-

firmités. Partout son dévouement fait jaillir des courants féconds et intarissables de charité. Il est lui-même le miracle vivant d'une charité qu'on ne saurait trop louer et dont les inépuisables dévouements ont surpris même ceux qui les ont sollicités si souvent et jamais en vain.

III

Le Tiers-Ordre

“Je veux tous vous faire aller en Paradis”. Ce désir de Saint François était bien celui du Bon Père Frédéric. Son grand moyen de sanctification, celui qu’il a employé jusqu’à la fin de sa vie, c’est le Tiers-Ordre, qui compte dans ses rangs tant de Saints, de Bienheureux et de Martyrs.

Dès son arrivée à Québec, en 1881, il constate, avec plaisir, que la population canadienne a une dévotion spéciale envers son Séraphique Père. Evangélisé, à l’origine de la colonie, par les Pères Récollets, ce peuple a conservé comme un riche héritage, la vénération que ses premiers missionnaires portaient au grand Patriarche

d'Assise, leur fondateur. Durant l'absence des Enfants de Saint François, de saints prêtres, munis des pouvoirs nécessaires, avaient reçu au Tiers-Ordre quelques fidèles désireux de tendre à une plus haute perfection. Ces tertiaires isolés vivaient en véritables religieux. Ils se distinguaient par la modestie de leurs vêtements, la régularité de leur conduite et la charité de leurs œuvres. Montréal, les Trois-Rivières et quelques autres paroisses possédaient même des fraternités bien organisées. A Montréal, par exemple, les Tertiaires se réunissaient tous les mois, récitaient ensemble l'office de la Très-Sainte Vierge et s'encourageaient mutuellement à la pratique des vertus chrétiennes. Humbles, comme il convenait, ces Fils du Poverello d'Assise édifiaient tout le monde. Leurs sentiments étaient dignes des fidèles de

la primitive Eglise. "N'allez pas croire que nous sommes parfaits, écrivait le Supérieur de la Fraternité, Monsieur François-Xavier Lanthier, mais nous essayons de le devenir et nous le voulons avec la grâce du bon Dieu et la protection de Notre Séraphique Père Saint François. (*Lettre du 22 septembre 1881, à Monsieur l'abbé Léon Provancher.*) Le Révérend Père Cazeau, S.J., était content de la bonne volonté de ces généreux chrétiens, puisqu'il disait: "Grâces éternelles en soient rendues au Sacré-Cœur, de Jésus ! Nos Tertiaires sont bien fervents." (*A Monsieur l'abbé Léon Provancher, 4 septembre 1882.*)

Ce grain de sénevé, que le Père Frédéric trouva dès son arrivée au Canada va être fécondé par son zèle et la bénédiction du ciel et va jeter des racines profondes et vigoureuses et devenir un immense arbre qui cou-

vrira de son ombrage bienfaisant tout le pays.

Le Père Frédéric s'est fait d'abord le propagateur du Tiers-Ordre, en France, comme Directeur de la Revue de Bordeaux. En Palestine, il enrôle les pèlerins les plus pieux dans cette milice de pénitence. Généralement il les reçoit sur le Calvaire, pour mieux leur faire comprendre l'esprit qui doit les animer. Mais quand son frère Pierre passe à Jérusalem, en route pour les Indes, il est malade. Son état de santé ne lui permet pas de sortir. Voilà pourquoi il lui donne les livrées de Saint François dans la chapelle de l'infirmerie. Quand il est envoyé au Canada en 1881, le Révérendissime Père Général le nomme dans sa patente du 14 juillet, Commissaire du Tiers-Ordre afin qu'il puisse visiter les fraternités établies et en ériger d'autres, s'il y a lieu, du consentement

de l'Ordinaire. Cette mission, il veut la remplir de son mieux. Aussi écrit-il cinq jours après, à Monsieur Provancher : "Le Père Léon, pour des circonstances imprévues ne peut se rendre au Canada. C'est votre humble serviteur que le Révérendissime Père Général y envoie, comme visiteur de toutes les fraternités du Tiers-Ordre, soumises à son obédience. Pour remplir la mission si importante que la sainte obéissance me confie, je sens avant tout, le besoin de l'aide du bon Dieu. C'est pourquoi j'ose me recommander instamment à vos prières et saints sacrifices ainsi qu'aux prières de tous les enfants de Saint François, que vous connaissez, à Québec ou ailleurs. Ayez donc la bonté de me répondre à New-York et de me dire quand et comment je pourrai me rendre chez vous, où Dieu aidant, nous tâcherons de combiner ce qui re-

garde la petite revue mensuelle pour le Tiers-Ordre... A quelle époque je pourrai commencer les visites des fraternités et si les travaux de la campagne ne seront pas un obstacle à ce que je puisse de suite, en arrivant au Canada, exercer mon ministère. (*Lettre de Paris, à Monsieur Léon Provancher, 19 juillet 1881.*)

A peine arrivé à Québec, le Père Frédéric se met à l'œuvre. Il commence son apostolat dans la ville même. Cette visite du Tiers-Ordre, prêchée dans la chapelle de la Congrégation, se changea, dès le premier exercice, en véritable retraite. Comme François son Père, il avait pris en mains le Saint Evangile, l'avait ouvert et avait demandé à ses auditeurs d'en observer les préceptes et d'en suivre les conseils. En fallait-il davantage pour rebuter les esprits ? C'est précisément par là qu'il les at-

tire. A ses paroles, il joint l'exemple. Bien plus, il ajoute le jeûne et la prière. Il offre même sa vie pour la conversion des pécheurs, la santé des malades et la consolation des affligés. Cette folie de la croix, qui le rend humble et dévoué jusqu'à l'héroïsme, renverse toutes les combinaisons de la raison humaine. L'impression est si profonde qu'il remporte une victoire céleste, sur les passions, le monde et l'enfer. Au souffle de sa parole enflammée, la foi se réveille. L'amour et la paix se fortifient. On sollicite avec instance de servir Dieu sous l'étendard du pauvre d'Assise.

A cette époque, les obligations du Tiers-Ordre étaient bien plus onéreuses que maintenant. Le Tertiaire devait réciter, chaque jour, cinquante-deux *Pater*, *Ave* et *Gloria*, comme office canonial. Le jeûne était obligatoire tous les vendredis de l'année

et plus souvent encore. Ce n'était pas seulement un petit scapulaire, mais un grand qu'il fallait porter. Cependant le Père Frédéric sait rendre la religion si aimable et si bien communiquer l'amour, dont son cœur est embrasé, que tous veulent être tertiaires, pour mieux servir Dieu, jusqu'à la mort. Pourtant une levée en masse n'est pas sans inconvénient. Quelque fut son désir de propager le Tiers-Ordre, il ne voulut pas en compromettre l'avenir par des admissions hâtives. L'apostolat religieux doit toujours être discret et éclairé. Plusieurs fraternités ont périclité et sont même tombées en discrédit, parce qu'elles se sont développées trop rapidement. La pêche au filet n'est bonne, que dans des conditions exceptionnellement favorables. Généralement il faut pratiquer la pêche à la ligne, qui vise à la qualité plutôt qu'à

la quantité. "Par prudence, dit-il, comme il n'y avait pas de fraternité à Québec, je fus d'une grande rigueur; mais comme rien n'arrête les âmes vraiment ferventes, plus de cent postulantes demandèrent le saint habit. Une centaine d'autres s'approchèrent de la table sainte pour faire leur profession."

Ce que le Père Frédéric veut, c'est une élite chrétienne, bien vivante, bien formée, bien organisée. Aussi la cherche-t-il, avec tout le zèle d'un apôtre. Quand il l'a trouvée, il la cultive. Il la met en valeur. Il l'exploite, en un mot, dans le sens le plus beau et le plus noble de l'expression. C'est à ce discernement des personnes et des choses, qu'est dû une bonne partie des succès qu'il a remportés. Quand, dans une association, on s'est assuré le concours de quelques membres éclairés, dévoués et énergiques,

n'en eut-on que cinq ou dix, on trouve en eux un point d'appui solide, sur lequel on puisse compter aux heures d'épreuve. Ce choix judicieux étant fait, il ne reste plus qu'à demander la bénédiction de Dieu pour réussir. Les bons accompagneront les meilleurs; les autres viendront ensuite. S'ils n'y mettent ni autant de piété, ni autant de dévouement que les premiers, ils essaieront du moins à les suivre de près. C'est cet effort spontané, cette douce émulation, qui met la ferveur dans les masses et y fait circuler la vie chrétienne. Voilà pourquoi la première visite canonique prêchée en Canada, depuis la disparition des Récollets est restée en bénédiction, dans tous les esprits et dans tous les cœurs. Ce furent des jours de lumière, de grâce et de sainteté. Ceux qui ont participé à ces exercices ont gardé une haute idée de l'excel-

lence du Tiers-Ordre et de l'efficacité de sa Règle pour la sanctification des âmes.

De Québec le Père Frédéric se dirige sur les Trois-Rivières, pour prêcher la neuvaine préparatoire à la fête de Saint François et faire la visite canonique de la fraternité, qui avait été érigée par Monseigneur Laflèche, le 9 mai 1877. A la fin de cette retraite l'enthousiasme est tel qu'il est impossible de faire un choix judicieux, parmi les aspirants au Tiers-Ordre. Il se contente donc de recevoir ces fervents chrétiens, dans l'archiconfrérie du Cordon de Saint François et laisse au Directeur le soin de recruter peu à peu les membres de sa fraternité.

A Saint Médard de Warwick, le Père Frédéric fut témoin, dit-il, *d'un spectacle digne des anges, qui mérita toute une pluie de bénédictions cé-*

lestes. Les paroissiens étaient bien préparés pour entendre la parole du prédicateur. Leur Curé, Monsieur Louis Pothier, était un apôtre de la communion fréquente. Il priait souvent Dieu, qui tient dans sa main le cœur des hommes, de donner à ses ouailles le goût des choses surnaturelles. Aussi, durant toute la semaine, malgré le mauvais temps, l'obscurité de la nuit, les routes bourbeuses et les distances décourageantes, la population se fit un plaisir et un devoir d'assister à tous les exercices. Le dimanche, le Père Frédéric donna l'habit du Tiers-Ordre à plus de soixante frères et sœurs.

Écoutons maintenant le récit de la mission qui suivit. "Revenu dans ma chère solitude du Cap de la Madeleine, je croyais rêver, en réfléchissant à toutes ces choses. Il me semblait qu'une retraite semblable à celle

de Warwick était impossible. Je comptais sans la merveilleuse opération de la grâce. Après trois jours d'un repos, qui fut un des plus laborieux de ma vie, je me rendis à la petite paroisse de la Pointe du Lac, située à l'entrée du lac Saint Pierre, sur les bords du majestueux Saint-Laurent, pour y visiter un beau groupe de Tertiaires isolés. Je fus invité dès mon arrivée, à prêcher le jubilé, que plusieurs paroissiens allaient faire pour la troisième fois. Nous acceptâmes avec la pensée que nous pourrions parler à nos chers Tertiaires. Monsieur le Curé, lui, connaissait ses ouailles. Dès le dimanche au matin, l'église fut remplie... Cela dura toute la semaine. Tous ces bons laboureurs laissèrent leurs rudes et pressants travaux; les mères de famille, les soins du ménage, et, pour une seconde fois, nous vîmes,

sous nos yeux ravis, le spectacle de toute une paroisse transformée en communauté religieuse."

La paroisse ressemblait à une chrétienté de la primitive Eglise. Les fidèles les plus éloignés arrivaient le matin et ne repartaient que le soir. Ils s'installaient tout simplement chez les familles avoisinantes de l'église. Là, il y avait table commune. On faisait les agapes fraternelles. De cette manière, tout le monde pouvait assister aux exercices qui se succédaient durant tout le jour. La paroisse entière se fit recevoir du Cordon Séraphique. Le vendredi, clôture de la retraite, cinquante-deux frères et cinquante-cinq sœurs, après un examen sévère, attendaient, avec impatience, le moment de revêtir les livrées du pauvre d'Assise. Il y eut une centaine de professions. La cérémonie dura plus de quatre heures. Toute la

paroisse était présente. Durant cette émouvante cérémonie, l'orgue et les chantres soutinrent et encouragèrent la voix du missionnaire, près de s'éteindre par la répétition non interrompue des formules canoniquement requises par le cérémonial de vêtue et de profession. Un *Te Deum* d'action de grâce, chanté avec un entrain indescriptible, clôtura cette semaine, dont le souvenir est resté gravé dans la mémoire de tous.

Au sortir de cette touchante cérémonie, un fait insolite se produisit aux portes de l'église. Des hommes et des femmes pleuraient à chaudes larmes du profond regret de ne s'être pas préparés, eux aussi, à s'enrôler courageusement sous la bannière de Saint François. Ce qui remua le plus les cœurs, à cette cérémonie de profession, c'est le commentaire que le Père Frédéric fit sur les paroles qu'il

adressa aux nouveaux profès: "*Et moi, de la part de Dieu, si vous êtes fidèles à vos engagements, je vous promets la vie éternelle.*" En prononçant cette formule, il ne put s'empêcher de pleurer. "C'est le beau Paradis, dit-il, que je vous promets, si vous êtes fidèles. Avez-vous bien compris ? Saint Paul, qui l'avait entrevu, reste muet d'admiration et nous apprend que l'œil de l'homme n'a pas vu, que son oreille n'a pas entendu et que son cœur n'a jamais senti ce que Dieu réserve à ses élus."

Dans une lettre, écrite à la hâte, en style télégraphique, le Père Frédéric communique à Monsieur Léon Provancher ses impressions sur la retraite qu'il vient de prêcher. "Je reviens du Jubilé de la Pointe du Lac. Prodigeux, dans cette petite paroisse de laboureurs pauvres. Hier soir, j'ai reçu à la prise d'habit 158 frères

et sœurs. C'est à ne pas y croire: des communions plus nombreuses qu'à Warwick. Dieu soit béni ! Je pars à l'instant pour Saint-Grégoire, et mardi je commence la retraite de dix jours au Cap de la Madeleine. De là, sans contre ordre, j'irai à Montréal. (*Les Trois-Rivières, 23 octobre 1881.*)

Le lecteur comprendra le zèle et le travail de cet apôtre du Tiers-Ordre par les lignes suivantes que nous extrayons d'un rapport, adressé au *Journal des Trois-Rivières*: "Il y a exactement, à l'heure qu'il est, jour pour jour, cinq semaines que nous sommes dans le diocèse des Trois-Rivières. Or, dans cette espace de temps relativement court, nous n'avons pas eu moins de quatre-vingt-dix grandes allocutions à faire, avec la visite de sept belles paroisses, où le bon Saint François compte de nom-

breux enfants et où il a pour amis tout le monde.”

Après avoir ainsi visité un certain nombre de localités, le Père Frédéric comprit qu'un moyen efficace, nécessaire même pour la persévérance des Tertiaires, était de leur mettre entre les mains la Règle du Tiers-Ordre. Le Père Cazeau, Jésuite, en saisissait toute l'importance. “Le manuel que vous nous promettez ne contribuera pas peu à rendre les Tertiaires, de plus en plus, les dignes enfants de Saint François.” (*A Monsieur Léon Provancher, 4 septembre 1882.*) Le Père Frédéric avait bien à sa disposition quelques feuillets qu'il avait fait imprimer lui-même; mais ces feuilles qui plaisaient beaucoup comme littérature, étaient peu attrayantes. Un correspondant s'en plaint. Il dit que *le papier trop commun laisse passer l'encre à travers*. Dans

l'avant-propos de son manuel, il expose lui-même les motifs qui l'ont poussé à le publier. "Nous trouvant en mission extraordinaire au Canada pour les intérêts de notre Ordre, nous avons trouvé dans ce pays si profondément catholique de nombreux frères et sœurs de l'Ordre de la Pénitence, sous l'obédience de notre Ministre Général. Comme tous ces enfants de Saint François manquent généralement de manuel pour les instruire de leurs obligations, nous avons jugé nécessaire d'en mettre un à leur disposition. Pour atteindre ce but, nous n'avons cru pouvoir mieux faire que de publier un abrégé de la Séraphique Règle arrivée en France à sa sixième édition et qui a fait tant de bien dans l'Eglise." Ce livre avait la complète approbation du Très-Révérend Père Raphaël, Ministre Provincial de France. "Pour ce qui regarde le

Tiers-Ordre, écrit-il, je crois d'une grande nécessité un manuel canadien, c'est-à-dire adapté au Canada. Nous n'avons point d'autres livres sur le Tiers-Ordre. Le Père en prépare un que tout le monde attend avec impatience. Ce livre à bas prix se répandra partout, ce qui attirera un nombre prodigieux de Tertiaires et probablement avant longtemps beaucoup de vocations pour le premier Ordre. Ce livre est destiné à faire un bien considérable."

Le Père Frédéric s'en réjouissait. "*Deo Gratias!* écrit-il à Monsieur Léon Provancher. Le manuscrit de la Règle est revenu de Rome avec pleine approbation du Révérendissime Père Général. Je serai libre dans huit à dix jours. Je pourrai, si cela vous arrange, arriver à Québec, le lundi, 23 janvier. J'accepte avec reconnaissance la nouvelle hospitalité

que vous m'offrez *toto corde et animo*, au Cap Rouge, pour le temps que durera l'impression de la Règle; mais il me faudra, dans le même temps, avoir un pied à terre en ville, à cause des difficultés que le travail d'impression présentera au compositeur. Je pense descendre, en arrivant, chez les Révérends Pères Jésuites et y rester tout le temps nécessaire. Au temps libre, je serai chez vous. Entre temps, réfléchissez vous-même s'il convient de ne faire qu'un premier tirage de deux mille exemplaires, avec l'intention de faire une deuxième édition immédiatement après. Vous savez que lorsqu'un livre paraît, il y a toujours quelque chose qui laisse à désirer. On ajoute ces choses qui manquent dans les éditions subséquentes. Il reste entendu que pour la partie commerciale, si je puis me servir de ce mot, c'est vous qui en

restez chargé. Le Ministre Général le veut absolument. J'en suis extrêmement content. (*Lettre à Monsieur Léon Provancher, 14 janvier 1882.*)

Le lendemain, il écrivait: "J'ai eu le temps, ce matin, de faire une copie complète du plan de la nouvelle Règle, tel qu'il a été approuvé par le Ministre Général, avec les notices faites par moi, de sorte qu'en présentant à Monseigneur l'Archevêque cette feuille (ci-jointe) qui n'a que trois pages, Sa Grandeur aura avec elles et la Règle Séraphique, toute la matière qui composera ce nouveau livre. J'espère qu'ainsi vous obtiendrez l'*Imprimatur* ou l'assurance qu'il sera donné sans difficulté, le livre imprimé... J'ai hâte de finir ce livre le plus vite possible. Je prévois que je puis être appelé soit à Rome, pour le rétablissement de notre Ordre au Canada, pendant que Monseigneur

Laflèche s'y trouve encore, soit à Jérusalem, où bien des choses et d'importantes choses m'attendent et il me faut de toute nécessité aller à Montréal. (15 janvier 1882, à Monsieur Léon Provancher.)

Mais le diable redoute ce manuel, destiné à faire pénétrer dans les âmes l'esprit si éminemment évangélique de Notre Séraphique Père Saint François. Il va remuer ciel et terre pour en empêcher la publication. Les contretemps se succéderont et le Père Frédéric quittera le Canada, sans voir son livre imprimé. Dans une lettre du 21 janvier, Monsieur Luc Desilets nous révèle le premier obstacle qui se présente. "Ses travaux du Tiers-Ordre finis, son manuel préparé, il s'en allait le faire imprimer quand la maladie le saisit. Le Père Vicaire Custodial devait partir lundi pour le Cap Rouge. J'ai le chagrin de vous

dire qu'il est indisposé depuis le matin et obligé de garder le lit. J'ai eu bien peur que l'affaire eut des suites graves." (*Lettre à Monsieur Provan-cher.*) Une inflammation causée par le froid excessif, avait conduit le Père Frédéric aux portes du tombeau. La convalescence fut lente, très lente. Le 25 février, le Père Frédéric commence à annoncer la possibilité de son retour au Cap Rouge. "Monsieur le Curé est absent pour la douloureuse circonstance de la mort de sa mère. Il ne m'est possible de quitter le Cap lundi matin; mais aussitôt son retour, si mes forces, qui semblent vouloir me revenir un peu, me le permettent, je vous arriverai sans retard." Deux jours après, il écrit de nouveau: "*Deo Gratias!* Le bon Dieu semble me rendre les forces. J'ai prêché et j'ai confessé hier toute la matinée. Je me sens dans mon état normal. Mer-

credi, premier mars, je partirai pour Notre-Dame de Lorette, où vous m'avez offert de me prendre et je serai au Cap, vers dix heures, m'avez-vous dit. Je partirai, malgré le mauvais temps. Il n'y aura qu'une forte tempête pour me retenir. (27 février 1882, à Monsieur Provancher.)

Une autre épreuve l'attendait là-bas. Il nous la raconte lui-même. "Au mois de mars, Monsieur Drouin entreprit l'impression de la Règle; mais cette impression fut si défectueuse qu'il dût la cesser au préjudice de ma mission au Canada et au péril matériel de deux mille souscriptions, que j'avais recueillies pour cet ouvrage et pour lequel nous fûmes obligés de chercher un autre imprimeur, d'où retard forcé et désarroi dans toutes nos combinaisons. (1er août 1882.)

Bien plus, à cause de certaines compensations qu'on avait laissé entrevoir, l'affaire était devant les tribunaux civils. "J'ai appris, avec une pénible surprise, par votre lettre du 7 juillet, la poursuite que vous intente Monsieur Drouin. A mon avis, sa conduite, en cette circonstance, ne me paraît pas inspirée, je ne dis pas par cet esprit de charité et de conciliation qui nous avait guidé à son égard, mais non pas même par la justice... La brochure sur le chemin de la croix avec le supplément que j'y ai ajouté, à titre gratuit, en faveur de Monsieur Drouin, a été imprimé si défectueusement que l'Ordinaire n'a pas voulu, paraît-il, donner à cette brochure, son *imprimatur*. Or, si le Concile de Trente oblige tout catholique à la formalité de l'*Imprimatur*, les Constitutions de notre Ordre s'inspirant de l'esprit de l'Eglise sont beau-

coup plus sévères encore, dans l'injonction de ce précepte à nos religieux. Je n'aurais donc pu supporter, en aucune façon la publication d'une de mes brochures, sans l'*Imprimatur*.

Il s'agissait ici d'une brochure petite, mais très importante. C'est une Notice historique sur l'Oeuvre de Terre-Sainte, destiné à faire connaître l'œuvre en faveur de laquelle tout l'Episcopat canadien a établi, avec autant de bien que de succès, la quête du Vendredi-Saint. Cette brochure, faisait connaître à quelle œuvre est consacré le résultat de cette quête, demandait à être bien imprimée et livrée promptement au public."

Mais le procès suivait son cours et semblait vouloir s'éterniser. Le 8 mars 1883, il écrit: "J'ai appris indirectement que votre procès n'était pas terminé. Oui, cher Monsieur Provancher, je vous parle intime-

ment, vous me connaissez assez du reste et le bon Dieu est témoin de la sincérité de ma parole; je dis que si je devais accepter le sacrifice le plus pénible, même celui de ma vie, je l'accepterais avec joie, si par là je pouvais vous enlever tout le chagrin et le déplaisir que cette malheureuse affaire de la brochure vous a causés.

Malgré ces beaux sentiments, Monsieur l'abbé Provancher n'en perdit pas moins sa cause, en première et en seconde instance. Mais ce noble prêtre, que les frais de ces procès conduisaient à la ruine, n'en voulut jamais à son protégé. "Je viens de recevoir une lettre du Révérend Père Frédéric. C'est à deux genoux, dit-il, que je vous demande pardon pour la peine que je vous ai causée. C'est à fendre le cœur ! Que c'est beau d'être saint." (*Lettre à M. V. Huard.*)

A son retour définitif au Canada, comme Commissaire de Terre-Sainte, le Père Frédéric travaille de nouveau à la propagation du Tiers-Ordre. Seul franciscain en terre canadienne, il se dévoue avec un zèle infatigable à la sanctification des âmes de bonne volonté. Il ne néglige pas sans doute la conversion des pécheurs; mais il cherche avant tout à faire avancer dans la vertu les âmes ferventes. Les autres entraînées par l'odeur suave de la piété chrétienne devaient nécessairement suivre. C'est une caractéristique de son apostolat. "Il me sera impossible, dit-il, de songer à accompagner un pèlerinage (en Terre-Sainte) avant longtemps. J'ai énormément à faire comme Commissaire de Terre-Sainte et Visiteur du Tiers-Ordre. Ce sont deux œuvres que le bon Dieu bénit visiblement. Je veux y consacrer pour le moment toutes

mes forces et toute ma petite santé. Je souffre actuellement de douleurs intérieures. Ma digestion est nulle et je marche toujours. (*Les Trois-Rivières, 16 octobre 1889, à Monsieur Léon Provancher.*)

A cette époque, le Père Frédéric abandonne la grande prédication pour aller au peuple. Il s'adresse surtout à la classe ouvrière ou agricole, qui sait peut-être moins, mais qui croit davantage. Il cherche les âmes, qui servent le bon Dieu avec plus de droiture de cœur et plus d'application. Il explique que la piété, comme le rayon de soleil, doit pénétrer dans la chaumière du pauvre comme dans le palais du riche. Il fait comprendre le plaisir et le bonheur que l'on goûte au service du Divin Maître. Sa doctrine a un parfum tout évangélique. Sous une forme simple, naïve, attrayante, elle est substantielle, riche

en ascétisme et en mystique. Elle enseigne les petites vertus, qui, comme l'humble violette, croissent au pied de la croix. C'est de la haute théologie mise à la portée de tout le monde. Ses discours devaient être bien beaux puisque les cœurs en étaient émus. Des larmes coulaient des yeux des auditeurs et l'enthousiasme ne cessait pas de régner autour de lui.

Si admirable qu'il fût en chaire, il ne l'est pas moins au confessionnal. Il dit tout bonnement les belles choses puisées dans son oraison. Il fait accepter pour l'amour de Dieu des sacrifices pénibles, héroïques même. C'est l'apôtre, aussi pénétré des besoins de son temps que la sublimité de sa vocation. Il éclaire, persuade et entraîne. Sa parole fécondée par la sainteté de sa vie rallie les bons, réchauffe les tièdes et convertit les

pêcheurs. Ses conversations même sont des prédications. Conteur des plus intéressants, il excelle dans le genre doux et calme. Durant des heures entières, sans fatigue apparente pour lui-même, il parle du Tiers-Ordre ou de la Terre-Sainte. Il jette, dans les âmes, la semence féconde de la divine parole, peint la vertu sous les couleurs les plus vives et fait naître dans les cœurs la charité du bon Dieu et l'amour du prochain. Comme un père au milieu de ses enfants, il bénit, console, encourage et absout. Si quelqu'un s'est étonné de sa popularité, c'est qu'il ne s'est jamais enquis, auprès de ceux qui le recherchaient, des raisons qui les poussaient vers lui. Qui a pleuré, sans qu'il ne pleurât avec lui ? Qui a souffert, sans qu'il ne souffrît avec lui ? Un mot suffisait pour ramener la confiance, soulager la douleur, chas-

ser la maladie, guérir l'infirmité. Il est impossible de dire toutes les faveurs qu'on attribue à la puissance et à l'efficacité de ses prières. Ce n'est pas seulement un saint qui passe en faisant le bien, c'est un thaumaturge, qui sème les miracles sous ses pas. C'est parce que le peuple trouvait dans ce missionnaire, un homme de Dieu, plein de foi et de dévouement, aussi prêt à donner sa vie pour les âmes que pour les corps qu'il courait à lui. Il en était ravi. Il ne faut pas chercher ailleurs la cause de sa popularité. En conséquence, non seulement on prêtait attention à ses paroles, mais on les mettait en pratique, parce que le Père Frédéric l'avait dit et que le bon Dieu avait parlé par sa bouche.

Il serait trop long de suivre le Père Frédéric dans ses pérégrinations incessantes. Le récit de ces retraites

données sur des théâtres différents deviendrait fastidieux pour le lecteur, mais chacun n'en est pas moins beau, ni moins intéressant. Le rapport de sa seconde visite à Warwick, qui eut lieu le 12 janvier 1889, donnera une idée de ce que furent les autres. Voici ce qu'en dit le journal des Trois-Rivières." Tous les paroissiens, en particulier les Tertiaires, étaient heureux de revoir après une absence de sept ans, cet homme vraiment apostolique, profondément pénétré de l'amour de Dieu, toujours avide de communiquer à ses frères le feu divin, dont son cœur était embrasé. Durant ces pieux exercices, réservés aux Tertiaires, excepté le dimanche et le jour de la clôture, l'excellent disciple de Saint François ne connaissant point de borne à son zèle voulut donner chaque jour deux instructions. Les paroles tombées de ses lèvres et

recueillies avec une religieuse attention étaient comme une douce rosée venant du ciel, inondant les âmes et les rendant fécondes pour une vie plus parfaitement chrétienne. Ces conférences faisant aimer le Tiers-Ordre, spécialement recommandé par Sa Sainteté Léon XIII, comme rempart à l'envahissement du sensualisme et des erreurs modernes, ont été bien comprises. Les Tertiaires vraiment impressionnés des lumineuses considérations du Père Frédéric sentaient le besoin de faire part de leurs impressions à ceux qui étaient quelque peu ébranlés, mais qu'une crainte puérile tenait loin de cette milice religieuse, particulièrement établie pour les gens du monde. Leur mission de religieuse propagande eut un succès remarquable, grâce sans doute à la divine semence, qu'avait jetée dans les cœurs, le jour de l'ouverture, où toute

la paroisse était réunie, l'éloquent prédicateur. Un spectacle des plus imposants était réservé à la population de Warwick, vendredi, jour fixé pour la clôture. Dans la matinée, le Père Frédéric voyait les travaux de sa mission couronnés, en donnant l'habit à 184 frères et sœurs et en recevant la profession de 112 novices. Cette solennelle cérémonie fut suivie du chant du *Te Deum*, qui, mêlé aux joyeuses volées des cloches, exprimait hautement la joie et le bonheur, qu'éprouvait la nombreuse assistance. (*Journal des Trois-Rivières*, jeudi 24 janvier 1889.) La paroisse comptait alors près de 500 Tertiaires.

Prêcher le Tiers-Ordre dans une retraite ecclésiastique, n'est-ce pas le meilleur moyen de le propager. Voilà pourquoi il sollicite cette faveur auprès de Son Eminence le Cardinal Taschereau, Archevêque de Québec.

Cette conférence eut lieu durant la retraite ecclésiastique le 29 août 1889, d'une heure à deux heures de l'après-midi. Son Eminence, tertiaire depuis longtemps, se tenait au pied de la chaire. Les vénérables vieillards occupaient leurs places habituelles. L'heure cependant semble mal choisie. La journée est chaude et la température écrasante. Le sommeil envahit irrésistiblement les vieillards et les jeunes luttent péniblement, lorsque Saint François vint au secours du bon Père Frédéric. En face des difficultés qu'il rencontre, l'orateur et l'apôtre se révèlent en même temps. Dans un mouvement d'éloquence qui lui est familier, il montre ce que le Christ et François, son serviteur, ont fait pour les âmes et termine son instruction par ces paroles énergiques : "Ce n'est pas seulement pour votre salut personnel, que vous avez été ap-

pelés au sacerdoce. C'est pour le salut d'une multitude d'âmes, qui vous sont confiées. Ces âmes ont coûté cher à Notre-Seigneur et vous ne devez pas les perdre. Vous en répondrez, au tribunal du Souverain Juge. Or, un bon moyen de les tirer du vice et de les porter à la vertu, c'est le Tiers-Ordre de la Pénitence de Saint-François, tant recommandé, par Léon XIII, glorieusement régnant. Placé comme une société intermédiaire entre le cloître et le monde, il est utile aux prêtres et aux fidèles. Avec lui, les Saint Louis de France et les Elizabeth de Hongrie se sont sanctifiés dans les richesses comme les Benoît Labre et les Vincent de Paul, dans la pauvreté. Avec lui, le Bienheureux Curé d'Ars, tertiaire lui-même, a entraîné à sa suite des milliers d'âmes." Par ces paroles inspirées, il avait gagné l'attention et les cœurs à sa cause.

“Je ne sais quelle émotion subite gagna l’auditoire, dit-il, lorsque nous parlâmes du nombre incalculables d’âmes sauvées par le Tiers-Ordre. Nos vénérables vieillards se réveillèrent; d’abondantes larmes coulèrent sur leurs joues amaigries par les labeurs du ministère: le succès fut complet.”

En racontant ce fait, il disait au Révérend Père Godefroid Schilling, Commissaire de Terre-Sainte à Washington: “C’est avec un vif sentiment de crainte que je m’adressai à ces dignes prêtres. J’étais accablé sous le poids de mon impuissance. Mais voulant à tout prix toucher leurs cœurs, j’avais beaucoup prié le bon Dieu de m’éclairer et de les éclairer. Quand je vis des larmes dans les yeux de ces dévoués pasteurs, je compris que le ciel m’avait exaucé et je l’en remerciai avec la plus vive gratitude.”

“A la fin de la conférence, Son Eminence se levant, s'adressa aux retraitants à peu près en ces termes: “Maintenant, Messieurs, ceux qui ne sont pas tertiaires et qui désirent prendre les livrées de Saint François sont priés de se rendre à la chapelle où le Père leur donnera l'habit.” “La réception fut sans précédent. Nous donnâmes l'habit à quatre-vingt-douze prêtres.”

Dès lors, tout le clergé du diocèse de Québec appartenait à la famille franciscaine. Comme conséquence le Tiers-Ordre devait se développer graduellement dans chaque paroisse. Afin de se guider dans son travail de propagande, le Père Frédéric fait une espèce de recensement. Il écrit aux Ordinaires pour connaître les centres des fraternités, et le nombre des Tertiaires. Ces rapports publiés dans la Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-

Sainte lui furent d'une grande utilité.

La Constitution *Misericors Dei Filius* donné par Léon XIII, le 30 mai 1883, avait fait des modifications considérables dans la Règle du Tiers-Ordre. Sans rien enlever de la nature de cette institution, c'est-à-dire sans en changer ni l'esprit ni le caractère, le grand Pontife de la classe ouvrière l'avait remaniée pour l'accommoder aux coutumes et aux mœurs de notre époque. Il avait même annulé son catalogue d'indulgences pour lui en substituer un autre plus précis, plus riche encore. Enfin pour faire comprendre à tous l'importance qu'il attache à ce remaniement, il avait dit à plusieurs reprises : "Ma réforme à moi, c'est le Tiers-Ordre." Mais dans l'ancienne Règle comme dans la nouvelle, le but et l'esprit étaient restés les mêmes : la sanctification des

âmes par la pratique des vertus chrétiennes. Ces changements sans être substnatiels nécessitaient un nouveau manuel. C'est le 4 octobre 1889, qu'il le présente comme cadeau de fête à son Séraphique Père Saint François. "Pour obéir, dit-il, en ce qui nous concerne aux pressantes exhortations de Sa Sainteté Léon XIII, avec l'approbation de notre Ministre Général et celle de l'Ordinaire, nous publions sur le Tiers-Ordre une brochure, destinée à être mise entre les mains de tous les Tertiaires et que les Vénérables Directeurs offriront avec avantage à toutes les personnes qui désirent entrer dans le Tiers-Ordre."

La brochure contenait le texte entier de la Règle, un extrait du Rituel et des documents pontificaux, une notice sur Saint François et sur les trois Ordres qu'il a fondés, un aperçu sur la Couronne Franciscaine, le Cordon

Séraphique et l'Oeuvre de Terre-Sainte. On ne souscrivait pas pour moins de cent exemplaires à la fois. Le prix était excessivement modique : trois piastres, le cent, à domicile. On payait tout juste les frais d'impression et d'expédition. C'était une vraie campagne de propagande.

Dans une lettre adressé le 23 janvier 1890, à la Supérieure Générale des Franciscaines, le Père Frédéric laisse entrevoir le résultat de son apostolat. "Dans une mission prêchée au milieu des montagnes, dit-il, j'ai reçu trois cents Tertiaires. Dans une autre paroisse, nous avons donné l'habit à sept cents postulants et postulantes et le vénérable curé m'écrivait quelques semaines plus tard : "Nos Tertiaires marchent droit ; ils tiennent à leur Règle ; plutôt que d'y manquer, ils se laisseraient couper la tête." J'ai fait imprimer une bro-

chure de 72 pages, sur le Tiers-Ordre, à cent mille exemplaires. On en a distribué jusqu'à quinze cents, dans un même petit village. Voilà le Canada !"

Le Père Frédéric, tout en travaillant à d'autres œuvres, ne néglige jamais le Tiers-Ordre." Vous savez qu'il entre beaucoup dans ma mission, d'établir le Tiers-Ordre," écrit-il à Monsieur Duguay, le 6 février 1898. Une lettre à Monsieur le Chanoine Thomas Martel, Curé de Saint-Barnabé, nous révèle son activité et le programme qu'il suit ordinairement. "J'ai la satisfaction de vous annoncer que le Révérend Monsieur Héroux viendra avec moi, samedi. Nous aurons ainsi quatre confesseurs, dès le dimanche: car je désire faire communier tous vos bons paroissiens deux fois, si vous n'y voyez pas d'inconvénients: une fois pour leurs Pâques et

une autre, pour l'indulgence plénière du *Triduum*.

J'apporterai avec moi tout ce qu'il faut pour les tertiaires: manuels, beaux scapulaires avec l'image de saint François et cordons faits par moi-même. Voici le plan que je vous propose humblement pour notre sainte retraite: Ouverture à la grand' messe; tous les jours, lundi, mardi, mercredi, messe à neuf heures précédée des confessions depuis l'*Angelus* et suivie du sermon. L'après-midi, à deux heures, sermon, salut et confessions jusqu'à six heures. Mercredi à deux heures, sermon, cérémonie de clôture, prise d'habit, bénédiction papale, salut. Jeudi matin, à huit heures, service solennel pour tous les défunts de la paroisse et j'inviterai chaleureusement tout notre monde à communier autant qu'ils le pourront. Si quelque personne n'avait pas pu

venir la veille pour recevoir l'habit, je la recevrai jeudi matin, avant mon départ pour les chars. (*Les Trois-Rivières, 14 mars 1895.*)

Jusqu'à la fin de sa vie, le Tiers-Ordre est son grand moyen de sanctification. Le 17 janvier 1900, il écrit de Sainte-Agathe, à Monsieur Duguay: "C'est le moment, fin de siècle, de faire un grand *Conventum*, au Cap. Nous étudierons ce projet ensemble, à la fonte des neiges."

En 1888, il jeta aussi la bonne semence dans les centres canadiens des Etats-Unis. A la demande de Monsieur Desaulniers, il visita la petite fraternité de Pittsfield, que ce prêtre dévoué avait réunie. Il reçut aussi quelques tertiaires isolés à Worchester, Indian Orchard et Three Rivers et admit au saint habit une centaine de fidèles dans la paroisse canadienne de New-York. A Fall River, dans

la paroisse de Notre-Dame de Lourdes, les résultats d'une retraite furent plus considérables. L'apôtre franciscain reçut environ 400 membres dans la milice séraphique et plus de 1500 personnes dans l'Archiconfrérie du Cordon. Son passage amène la création de centre franciscain, à Champlain, N.-Y., à Providence et Artic-Centre. "Ces divers groupements, s'il est permis, à défaut de statistiques précises, d'émettre une conjecture, doivent représenter au moins douze mille tertiaires." (*Le Tiers-Ordre Séculier*, par le Père Ephrem Longpré, page 83.)

Au Congrès National du Tiers-Ordre, tenu à Montréal, en 1921, le Père Paul-Eugène proclamait en ces termes le travail de l'infatigable missionnaire: "Grâce au zèle de ce vaillant, de cet ami du peuple et de Dieu, de ce provocateur de généreux

sacrifices, en faveur des âmes, de ce prédicateur puissant par la parole et l'exemple, de ce religieux modèle, dont nos cœurs gardent et garderont longtemps le souvenir si édifiant, grâce, dis-je, au dévouement de cet apôtre du Tiers-Ordre, le regretté Père Frédéric, nos Pères pouvaient compter en 1890, dès leur arrivée définitive au Canada, trente-quatre fraternités régulièrement constituées et une foule de tertiaires isolés, prêts à former des centres nouveaux, d'où rayonnerait toujours l'esprit salulaire de saint François. (*Congrès National*, page 100.)

IV

Le dévouement

Le Père Frédéric était par tempérament, humble, modeste, timide même. Sa vie était si calme et si réglée qu'il fallait bien le connaître pour le penser bon à autre chose qu'à prier. Cette possession entière de lui-même a été sa grande force dans l'action. Ne communiquant ses intentions qu'à ceux qui pouvaient le comprendre et lui aider, il a évité la plupart des obstacles que rencontre tout homme qui veut atteindre un but.

La prudence réglait son zèle mais ne le supprimait pas. Les commencements de tout ce qu'il a fait réussir étaient si lents, si petits, qu'ils ne provoquaient aucune méfiance. "Il n'y a pas d'inconvénients, disait Monsei-

gneur Laflèche, à ce que le Père Frédéric amène des gens au Cap de la Madeleine pour les faire prier." On sentait déjà que les groupements étaient plus nombreux et que le mouvement vers le Sanctuaire du Rosaire s'accroissait. L'idée cependant de faire un grand lieu de pèlerinage à cet endroit n'était ni mûrie, ni acceptée; mais elle faisait son chemin.

Généralement l'obéissance et la pauvreté ne lui permettaient pas de prendre la responsabilité d'une entreprise importante. Aussi le voit-on rarement à la tête d'une œuvre. Il occupe le second rang. Mais quand il est sûr de l'approbation de ses supérieurs religieux et ecclésiastiques, il commence de suite, avec une confiance inébranlable dans l'assistance divine. Il ne s'occupe pas du qu'en dira-t-on. Extrêmement pratique quoiqu'il n'en ait pas la réputation, il a le génie de

l'organisation. Il prévoit tout : les grandes lignes comme les détails. Son plan est définitif ; mais les moyens, dont il fait usage, varient selon les circonstances.

Un jour, la Terre-Sainte est dans la détresse. La charité séculaire qui entretient les Sanctuaires s'est refroidie. Les aumônes ne suffisent plus pour répondre aux besoins les plus pressants. Que fait-il ? Il se présente au Discrétoire de la Sainte Custodie et s'offre pour aller mendier en France et recueillir des fonds. Sa proposition est reçue comme une inspiration du ciel. Séance tenante, on décide que le Vicaire Custodial ira en France, tandis que le Père Procureur se rendra en Espagne, pour demander secours auprès de son gouvernement. Ce même zèle le conduira d'une manière inattendue jusqu'au Canada, pour y établir la quête du

Vendredi-Saint et faire connaître le Tiers - Ordre de saint François. Quand il quittera la terre canadienne, il ne lui dira pas adieu, mais au revoir. Il a l'intention bien formelle d'y revenir pour y fonder le Commissariat de Terre-Sainte, établir un lieu de pèlerinage au Cap de la Madeleine et restaurer l'Ordre Franciscain, si ses Supérieurs le jugent à propos. Sans doute, bien des obstacles se dresseront devant lui avant de pouvoir mettre à exécution tous ses projets; mais il ne les abandonnera jamais. A sa mort, tant par son influence que par son travail, il seront tous réalisés depuis de longues années. Ces succès sont d'abord dûs à Dieu, auteur de tout bien; mais il faut aussi les attribuer au Père Frédéric, son instrument fidèle.

Par un besoin d'apostolat inné, on le trouve à la source des plus belles

initiatives. A certaines époques, il mène de front plusieurs œuvres, qui ont parfaitement réussi, en dépit des prévisions pessimistes. Les résultats qu'il obtenait semblaient dépasser de beaucoup les moyens qu'il employait. Ses amis le plaisantaient, aimablement sur ce qu'ils appelaient ses coups d'audace. C'est ainsi que Monsieur l'abbé Honoré Paquet lui disait un jour : "Père, vous auriez dû acheter le terrain sur lequel est bâtie la ville de New-York. Vous auriez pu le revendre à bonnes conditions pour vos œuvres." — "Riez tant que vous voudrez, répondit-il. Je l'aurais certainement fait, si je l'avais pu et si j'avais cru y faire un peu de bien."

Tout le monde admet la nécessité de la bonne presse. Dans notre siècle, c'est un moyen indispensable d'apostolat. Les ravages des mauvais journaux comme les bienfaits de la bonne

lecture sont de part et d'autre incalculables. Tous se plaignent à ce sujet; mais en pratique, bien peu agissent. On reste dans le domaine du rêve, du gémissement et de l'inaction. En présence de cet état de choses, le Père Frédéric veut exploiter cette puissance de la bonne presse. Il se fait semeur d'idées et de bonnes pensées. Voilà pourquoi il écrit plus de trente volumes, tout en rédigeant les *Annales du Très-Saint Rosaire* et la *Revue Eucharistique*.

Devenu vieux, chargé de mérites et de vertus, le Père Frédéric pouvait se retirer, avec son vieil ami le Père Augustin, dans sa chère solitude du Commissariat des Trois - Rivières, pour y jouir d'un repos bien légitime, sans autre occupation que la pratique de l'oraison et la récitation du bréviaire, sans autre distraction que celle de compatir aux malheurs d'autrui;

car on accourait de toutes parts pour obtenir des guérisons et implorer le secours de ses prières. Cette vie exempte de toute responsabilité aurait eu pour lui un charme ineffable. Vivre dans un *ritiro*, loin des soucis de la terre, avait toujours été le désir le plus ardent de son cœur. Ce sentiment, il l'avait exprimé d'une manière bien claire, à l'occasion de sa visite à la *Santa Casa*. Ses aspirations n'ont pas changé sur la fin de sa vie, puisqu'il écrit le 12 mars 1902, au Père Raphaël d'Aurillac : "Pourrai-je espérer d'aller au Thabor avec le Père Augustin, pour y finir mes jours dans la solitude?" Huit mois plus tard, il exprime la même pensée au Très-Révérend Père Colomban, Gardien du Couvent de Montréal et Vicaire Provincial. "Il ne me reste plus qu'un désir, celui de faire de la propagande, avec la Vie de la Sainte

Vierge; mais pour cela, il faudra encore rester Commissaire et je sens un désir irrésistible de prier le Révérendissime Père Vicaire Général de me relever de mes fonctions pour redevenir, avant de mourir, un véritable franciscain. Il me semble que depuis quinze ans, je ne le suis plus du tout. Que me conseillez-vous? (*Novembre 1902 au R. P. Gardien.*)

Mais c'est toujours ceux qui veulent sincèrement se retirer du monde que Dieu utilise comme instruments de ses miséricordes. Il y eut donc lutte entre ses aspirations pour le saint ministère et ses goûts pour la retraite. Bien qu'il se sentit plus d'attrait pour la vie contemplative que pour la vie active, il opta pour les fatigues d'un apostolat tout nouveau, comme étant plus conforme à l'esprit de sa vocation. Un zèle indicible le consume. Il sent que le bien qui est

en lui n'est pas là pour lui seul. En jouir est infiniment doux; mais le communiquer aux autres est encore meilleur. Il n'est homme de Dieu que pour être davantage homme du peuple et serviteur de tous. La prière lui avait fait comprendre, comme à saint François, qu'il n'était pas appelé au genre de vie qu'il avait embrassé, uniquement pour sa propre sanctification, mais qu'il devait travailler jusqu'à sa mort au salut des autres. Jamais la réponse que rapporta Frère Masseo, de Sœur Claire et de Frère Sylvestre *non sibi soli vivere, sed aliis proficere* ne trouva, à un degré semblable, sa franche et exacte application. Dans un âge où on sent le besoin de se reposer, avant d'entrer dans le silence de la tombe, il assumait sur ses épaules la tâche de parcourir quatre grands diocèses,

pour employer comme il le disait les restes de sa vie.

Aller de paroisse en paroisse, de maison en maison, de cœur à cœur, parler du bon Dieu à tous du haut de la chaire de vérité, en parler à chacun, au sein de la famille, répandre "La Vie de Jésus-Christ" la faire lire, la faire méditer, surtout la faire pratiquer, réconcilier les cœurs aigris par le contact trop fréquent des misères humaines, bénir les parents et les enfants, demander la guérison des malades, consoler les affligés, encourager ceux qui marchent à pas de géants dans le chemin de la vertu, enfin accomplir le bien, sous toutes ses formes, à la vue et à l'insu de tous, comme Notre-Seigneur le faisait, voilà le programme qu'il se trace et qu'il suivra jusqu'au moment où la maladie le forcera à se coucher sur

un lit de douleur pour ne plus se relever.

C'est dans la bonne paroisse de Notre-Dame de Lévis, choisie tout exprès pour la donner comme modèle aux autres, qu'il commence son nouveau genre d'apostolat. Monseigneur François-Xavier Gosselin, qui lui a offert en 1881 l'église de la Congrégation pour entreprendre une campagne en faveur du Tiers-Ordre lui permet avec une joie visible de visiter toutes les familles, qu'il a sous sa juridiction. Le voilà maintenant ce sexagénaire, à l'œuvre. Alerté et droit comme un jeune homme, il va de porte en porte, n'apportant rien avec lui si ce n'est son bréviaire et les bons, qui permettent de réclamer le livre qu'il propage. Nu-pieds et nu-tête, couvert de son petit manteau, il passe à travers le monde aussi recueilli que le solitaire le plus fervent peut l'être au

fond de son cloître. Sans s'en apercevoir, il répand autour de lui le parfum de la plus exquise sainteté. Les œuvres extérieures, loin de diminuer ses attraits pour l'oraison, lui fournissent l'occasion de vivre par l'exercice de la charité, dans une union intime avec Dieu. Ce n'est plus ce vase d'élection, qui se remplit aux citernes divines et qui se déverse ensuite pour étancher la soif des humains, mais c'est la fontaine limpide, toujours recevante et toujours donnante, c'est-à-dire en perpétuelle activité, toujours en communication avec Dieu, source infinie qui l'alimente, fontaine dont l'eau rejaillit jusqu'à la vie éternelle et qui donne autour d'elle de la joie, de la fraîcheur et de la fécondité. Sa vie, marquée au coin de la pauvreté et de la mortification, est un enseignement pour tous. Elle proclame bien haut

la supériorité de l'âme sur le corps, de l'esprit sur les sens, du renoncement sur l'égoïsme. Elle grave au fond des consciences les grandes leçons de la charité fraternelle, qu'il prêche du haut de la chaire de vérité avec une conviction si touchante.

Jusqu'à la mort, il mendia pour les autres comme s'il en eut retiré profit pour lui-même. Il donne à tous les preuves d'un dévouement poussé jusqu'aux dernières limites. Visiter les familles à domicile, bénir les enfants, consoler les affligés est un ministère à la vérité bien fructueux, mais qu'il est fatigant, quand il est soutenu ! Il faut l'avoir exercé quelque temps pour en connaître l'assujettissement et par conséquent le mérite. Que d'imprévus dans l'exécution d'un programme ! Chaque saison apporte ses inconvénients. L'été a ses chaleurs accablantes ; l'automne, ses pluies

froides et tenaces; l'hiver, ses couches de verglas et ses tempêtes de neige; le printemps canadien même donne peu d'agrément au voyageur. Au mois de mai 1909, le Père Frédéric écrit aux Sœurs du Précieux-Sang de Joliette: "J'ai eu la semaine dernière toute l'abondance de pluie que vous savez. Cela m'a valu une bonne grippe, un grand mal d'yeux... Je place la Vie de saint Antoine et saint Antoine m'a guéri en trois jours. Je repars demain avec l'espérance d'un temps plus doux." (18 mai 1909.) A propos d'une campagne de propagande aux Etats-Unis en faveur de l'Orphelinat de Saint-François, il raconte sur un ton plaisant son échec complet. "Dimanche dernier, j'ai prêché dans les cinq églises de Woonsocket pour annoncer un sermon, en plein air, qui n'a pas eu lieu: le bon

Dieu nous ayant envoyé une bonne pluie." (3 oct. 1912.)

On ne saura qu'au jour des grandes révélations ce qu'il a souffert, et enduré pour venir en aide aux autres. A Sainte-Anne de Beaupré, par exemple, le Père Frédéric est obligé d'interrompre ses visites. L'ascension des côtes et les gravois du chemin lui blessent assez gravement le pied droit. La marche lui est devenue très pénible. Les Soeurs Franciscaines Missionnaires de Marie s'en aperçoivent et le contraignent au repos. "Je suis à ma quatorzième journée, assis, la jambe étendue sur une chaise et faisant la sainte communion, ici, dans ma chambre, au quatrième." Il était fort contrarié de ce traitement, à cause des ennuis, qu'il causait aux Curés, qui l'attendaient à dates fixes; mais il s'en con-

solait en disant: "Je fais l'Obéissance."

Des incidents typiques accompagnent nécessairement des courses perpétuelles. Les toutous de la maison n'aimaient pas son accoutrement, surtout sa canne qu'il était obligé de porter à cause de son grand âge. Ils faisaient grand tapage à son arrivée. "Ah! le vilain chien! disait-il en riant, à un de nos frères convers. On l'appelle Bijou. Drôle de Bijou que celui-là! Il nous mord les talons."

Ailleurs les épreuves étaient d'une toute autre nature. Généralement il était reçu à bras ouverts. C'était fête, quand il arrivait. Mais quelquefois la difficulté consistait à se faire accepter. Les œuvres ne manquent pas dans l'Eglise de Dieu. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit: "Vous aurez toujours des pauvres parmi vous." On doit d'abord commencer

à secourir ceux qui sont proches. "Ne venez pas le 28 août 1910, lui écrit Monsieur A. Brien, curé de Sainte-Elisabeth, et je ne puis vous désigner un jour, plus tard." Cette lettre en style télégraphique était significative. Le Père Frédéric voulut se dispenser de visiter cette paroisse; mais Monseigneur Alfred Archambault fut d'opinion contraire. Avec son énergie coutumière, il jugea bon d'intervenir et de faire comprendre au bon Curé, que le Père Missionnaire ne travaillait pas pour lui, mais pour une œuvre diocésaine.

Généralement cependant Messieurs les Curés connaissant l'influence bien-faisante de son passage lui laissaient toute la latitude possible de faire le bien. Quelques-uns, même parfaitement au courant de son dévouement, l'exploitaient comme une mine inépuisable, malgré la lourde tâche qu'il s'é-

tait imposée. Ils lui taillaient de l'ouvrage d'avance. "On me ménage des surprises, dit-il. Dans une paroisse, où je n'étais pas connu, il y avait, à mon arrivée, des confessions pour la Ligue du Sacré-Cœur, qui se compose de plus de quatre cents membres. (*Lettre à Monsieur Duguay, 6 février 1898.*) Le Père acceptait ce surcroît de travail comme de belles occasions de faire aimer le bon Dieu. Il mettait en pratique le programme, qu'il s'était tracé et qu'il avait communiqué à Monsieur Léon Provencher avant son arrivée au Canada, en 1881. Plus ils me feront travailler; plus je serai content".

Le Curé de Saint-Eugène, par exemple, lui fait le 19 décembre 1903, des suggestions onéreuses. "Je vois par votre bonne lettre du 17 courant que vous serez à l'Islet, les 29 février, 1er et 2 mars, pour les Quarante-

Heures et que vous serez ici pour le dimanche suivant. C'est fort bien : seulement, si vous me le permettez, je vous propose maintenant de ne pas attendre le samedi, mais de venir aussitôt votre ouvrage fini, à l'Islet pour passer avec nous le reste de la semaine ainsi que le dimanche suivant. Nous ferons un *Triduum* qui commencerait bien avant le premier vendredi du mois... Ainsi je vous enverrais chercher à l'Islet, le jeudi matin et nous commencerions les confessions dans l'après-midi, pour le lendemain. Etant ici, quelques jours vous auriez plus de facilité pour recevoir les souscriptions de votre livre et cela donnerait une grande chance à mes paroissiens pour leurs pâques. *Quid tibi videtur ?*"

Le programme était chargé ; mais la proposition fut acceptée d'emblée. Ces actes de dévouement que les anges

inscrivent avec plaisir au Livre de Vie, mais qui n'ont pas d'histoires, sont nombreux. Comme on le voit, les années s'accumulaient sur sa tête, mais ne relantissaient ni ses travaux, ni sa sollicitude pour les âmes. Elles respectaient sa vigueur intellectuelle aussi bien que ses forces physiques. En raison de la maladie qui le minait sourdement, son endurance semblait au-dessus des forces humaines. "Ma santé, dit-il, n'est en rien compromise dans la mission que je remplis actuellement. Elle se fortifie, parce qu'avec l'aide de Dieu, je prends toutes les précautions pour ne pas commettre d'imprudences." (Québec, 18 février 1898, à *Monsieur Duguay*.) Il résistait comme ces édifices d'un autre âge, qui témoignent de leur solidité, malgré leur vétusté.

Les aumônes qu'il recueille, dans ces randonnées de charité sont abon-

dantes. Cependant elles ne dépassent certainement pas les bienfaits qu'il sème sous ses pas. Dieu bénit visiblement ceux qui le reçoivent avec tant de foi et de vénération. Il semble tenir sa toute-puissance à la disposition de son bon serviteur, si on considère les fruits de salut qu'il produit et les faveurs qu'on proclame avoir obtenu sous sa main bénissante. Dans toutes les paroisses visitées, il donne des preuves éclatantes de sa sainteté. Les faits sont si nombreux, que le Père Frédéric n'est pas seulement un saint, mais un thaumaturge. Nous pourrions écrire un gros volume, avec les miracles, qu'on lui attribue. Contentons-nous de glaner ça et là, quelques épisodes choisis entre mille.

Citons d'abord les paroles enthousiastes d'une personne reconnaissante: "Que Dieu en soit mille fois

béni ! dit-elle. C'est le Père Frédéric, qui a guéri mon mari." Une étincelle s'était dégagée d'un morceau d'acier, que le forgeron battait sur l'enclume et était venue tomber sur la main de Monsieur Ovide Marion. La douleur ne dura qu'un instant et fut vite oubliée. Au bout de trois semaines, cependant, la main commença à enfler et à faire mal. On découvrit quelques jours après la paillette d'acier, furtivement réfugiée dans les chairs. La douleur et l'enflure n'en continuèrent pas moins. Bientôt des plaies suppurantes se formèrent à l'index. Elles étaient si profondes qu'on y introduisait de grosses mèches de charpie, durant les pansements. Au bout de six mois, aucun mieux ne se faisait sentir. Le médecin en était venu à la conclusion qu'il fallait amputer le doigt pour prévenir l'empoisonnement de sang. Cette triste nouvelle venait

d'être communiquée au patient, quand le Père Frédéric de passage à Saint-Jacques de l'Achigan visita cette famille. Voyant la main enveloppée de bandelettes, il en demanda la raison. Il voulut ensuite voir le mal. "C'est pénible, dit-il, de subir ces opérations. C'est toujours défectueux, quand un doigt manque." Tout en parlant, il faisait des petites croix tout autour de la plaie. Ayant levé les yeux au ciel, il ajouta. "Mon ami, vous allez guérir". Dès ce jour, la main commença à désenfler et la plaie, à guérir. En reconnaissance de l'aumône reçue, il avait donné la joie et la guérison à ce bon chrétien.

A Saint-Paulin, il rendit la santé à Madame Henri Plourde, dont le cas était désespéré. Bénissant cette bonne mère de famille, il lui dit: "Vous ne mourrez pas maintenant. Il faut que vous viviez pour élever tous ces petits

enfants qui vous entourent. Ils ont besoin de vous.”

La paroisse de Champlain est témoin d'un fait charmant comme une légende. Suzanne Beaudoin, fillette de quatre ans, en jouant avec sa petite sœur, s'était enfermée à clef dans un appartement et ne pouvait en sortir. Sur les entrefaites, le Père Frédéric entra dans la maison. “Pourquoi cette enfant pleure-t-elle? En ayant appris la raison, il dit avec une simplicité ravissante: ‘Saint François est bien capable de la délivrer, s'il le veut.’” Puis tournant immédiatement la poignée, il ouvrit la porte, qui avait été inutilement forcée quelques instants auparavant. Après le départ du Père Frédéric et de Monsieur Louis-Alfred Sauvageau, son compagnon, les parents émerveillés se jetèrent à genoux pour réciter le chapelet, en action de grâces. Ils sont

toujours restés convaincus du surnaturel du fait.

Jamais on ne saura tout le bien qu'il a opéré au cours de ces voyages. Sa charité était inépuisable. Il compatissait à toutes les douleurs physiques ou morales, spirituelles ou corporelles. Sur toutes les blessures de quelque provenance qu'elles fussent, il versait le baume des célestes consolations. Par son zèle industrieux, il trouvait toujours moyen de se rendre utile, soit en détournant le prochain du mal, soit en le portant au bien. Il pansait surtout les plaies secrètes, les plaies cachées, celles qu'on a honte de montrer et pour lesquelles il n'y a de remèdes qu'en Dieu. Inutile de dire que ces merveilles volaient de bouche en bouche et lui valaient une grande réputation de sainteté.

Aussi les bonnes gens de nos campagnes le recevaient-ils comme un

envoyé de Dieu. Ils se plaisaient à nimber son front d'une auréole de gloire. Ils admiraient ce vieillard qui, malgré son âge avancé et ses courses incessantes, ne relâchait rien de ses austérités. Ils proclamaient, sur tous les tons, la modestie de son regard, la pauvreté de ses habits et la charité de ses paroles et de ses œuvres. Dès qu'il paraissait sur le seuil de la porte, tous les membres de la famille se jetaient à genoux pour recevoir sa sainte bénédiction. Ensuite on écoutait ses paroles comme un oracle. C'était plus que du respect, c'était de la vénération. On lui donnait souvent bien plus qu'il ne demandait et on l'appelait communément "*Le Saint Père Frédéric.*"

A l'appui de ce que nous affirmons, nous rapporterons le fait que Son Eminence le Cardinal Bégin nous contait, avec son fin sourire et sa

bonhomme coutumière: “Durant notre visite pastorale, dit-il, nous cheminions tranquillement avec un brave citoyen de Saint-Pierre de Broughton, qui nous conduisait à la paroisse voisine. Le temps était superbe et les foins, fraîchement coupés, exhalaient leur suave arôme. Chemin faisant, le paysan nous dit, avec un air de satisfaction visible: “Dans ma vie, j’ai eu deux grands bonheurs. — Mais quels sont-ils ? — C’est d’avoir conduit, dans ma voiture, le Cardinal et le Saint Père. — Mais le Saint Père n’est jamais venu à Saint-Pierre. — Certainement qu’il y est venu. Je l’ai conduit moi-même, dans cette voiture. — Mais vous savez bien que le Saint Père est prisonnier au Vatican, et qu’il ne sort pas de Rome. — Ah ! ce n’est pas de ce Saint Père-là dont je veux parler. C’est du Saint Père Frédéric, qui a passé de maison en

maison, pour placer la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans toutes nos familles.”

Le Cardinal, qui avait déjà deviné quel était ce nouveau Saint Père dont voulait parler le paysan, riait de bon cœur. C'est à cette conversation toute filiale que Son Eminence fait allusion, quand elle écrit au Père Frédéric sa lettre si spirituelle et si paternelle, à l'occasion de ses noces d'argent. Les contrastes qu'elle cherche à faire ressortir, mettent en pleine lumière, et l'humilité de l'éminent prélat et la sainteté du pauvre enfant de Saint François d'Assise. “Il y a bien vingt-cinq ans que vous êtes Commissaire de Terre-Sainte et que je suis Evêque. Nous allons donc célébrer nos jubilés et nous unir pour remercier le bon Dieu des grâces, qu'il nous a comblées. Franchement, je crois que vous avez marché beaucoup

plus vite que moi dans le chemin du ciel : vous couchiez sur la dure, et moi dans un bon lit ; vous viviez de pommes de terre et de sel, et moi je me nourrissais bien ; vous visitiez le diocèse en détail, de maison en maison, et moi en gros seulement ; vous prêchiez jusqu'à trente-six heures de suite, et moi une heure au plus ; on vous appelait *Le Saint Père*, et moi *l'Evêque* tout simplement. J'en conclus que vous me dépassez de beaucoup en sainteté et en vertu."

Le 1er juillet 1913, il continue sur le même ton aimable et plaisant. "J'ai reçu, avec grand plaisir, votre portrait. Il est fidèle et me rappelle celui de Saint Léonard de Port-Maurice. Il me donne de bonnes pensées, en me faisant ressouvenir de votre vie de dévouement, de charité et de mortification. L'Eglise a bien eu raison d'approuver et de recommander le

culte des images : la vôtre me prêche l'esprit de pénitence, que vous avez pratiqué à un si haut degré, lorsque vous parcouriez nos campagnes, dans le but d'obtenir des fonds pour la construction de la belle église des Franciscaines : *propter domum Domini Dei nostri, quæsi vi bona tibi.*" (L. N., Archevêque de Québec, 1er juillet 1913.)

L'influence du Père Frédéric est bienfaisante comme la douce rosée du matin. Aimant Dieu par-dessus toutes choses, il aime son prochain comme lui-même et verse sur lui les trésors de sa charité. Comme cette vertu ne connaît pas de limites, il n'hésite pas, en bien des circonstances, à recourir au ciel pour demander de vrais miracles. Ceux qui en ont été gratifiés proclament maintenant à qui veut les entendre et son dévouement et sa sainteté.
